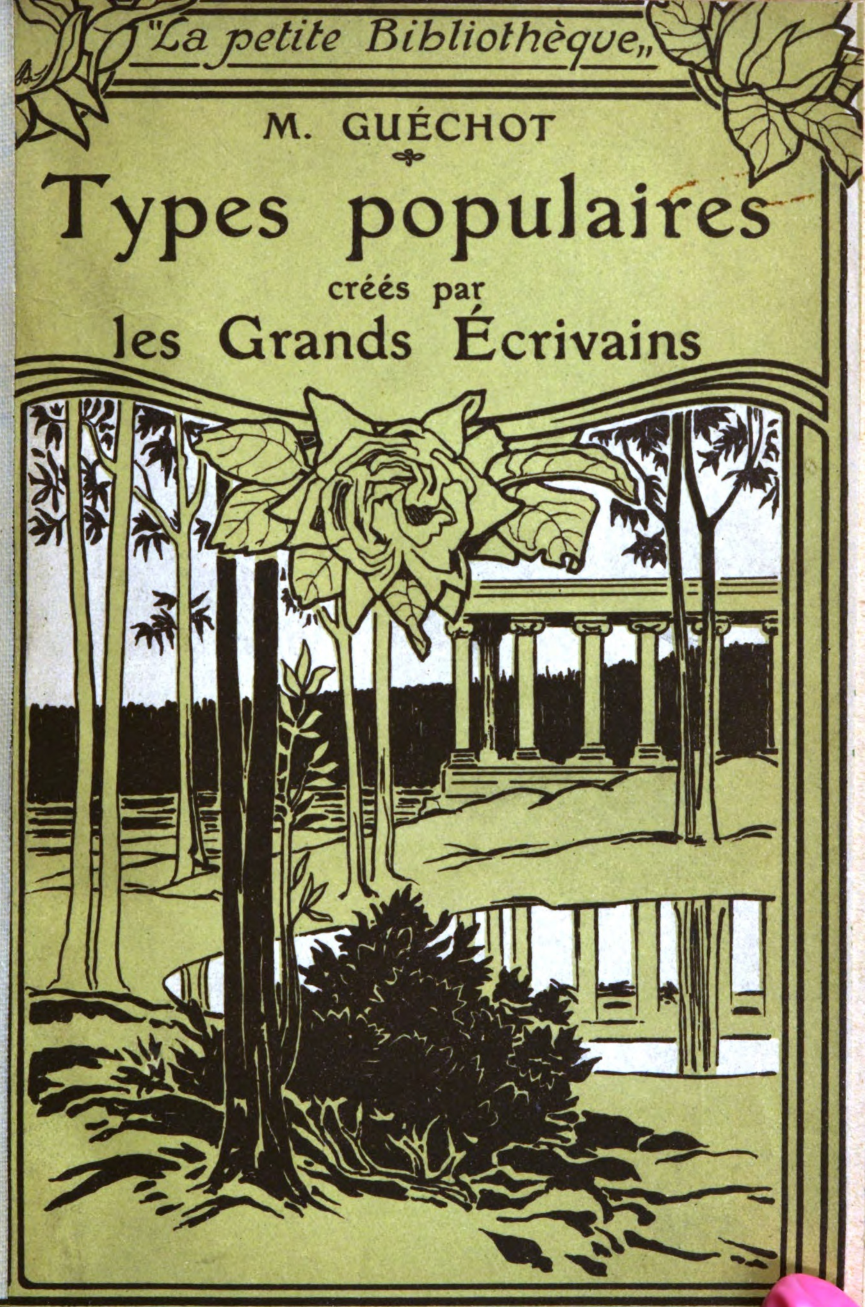

"La petite Bibliothèque"
M. GUÉCHOT
Types populaires
créés par
les Grands Écrivains


M. Guéchot
Types populaires
créés par les grands écrivains

" La Petite Bibliothèque "

Série D. *Art et Littérature.*

Types populaires
créés par
les Grands Écrivains

Don Quichotte et Sancho Pança — Tartarin — Falstaff — Panurge — Gil Blas — Figaro — Scapin — Crispin — Types bourgeois — Harpagon — Sots et naïfs — Rodrigue et Chimène — Gavroche

PAR

M. GUÉCHOT

37 GRAVURES



Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1922

3e Edition

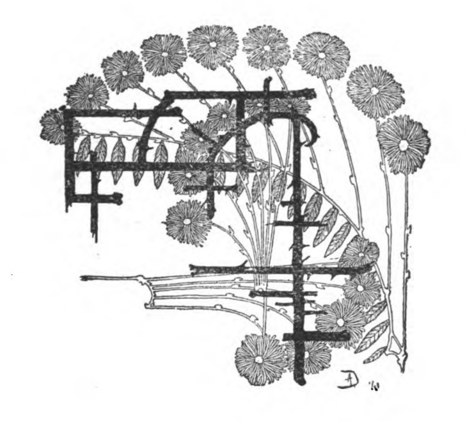


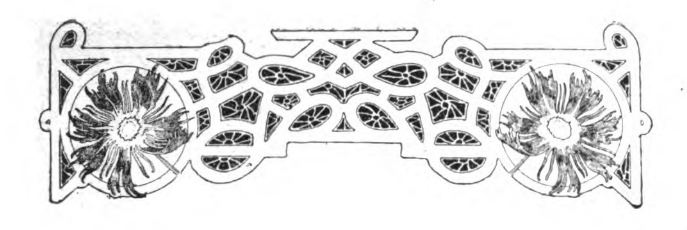
Avant-Propos.

Qui ne connaît le bon chevalier don Quichotte? et qui n'a peine à croire qu'il n'a jamais existé en chair et en os? C'est que les grands écrivains sont des créateurs : ils donnent un corps et une âme à nos instincts, à nos passions, à nos rêves. Et bientôt les héros qu'ils ont animés se détachent de l'œuvre qui les contenait pour « entrer dans la vie idéale et universelle que crée l'imagination et devenir ces types généraux que connaissent ceux-mêmes qui ne lisent pas ».

Panurge, Gil Blas, Gavroche, Harpagon, Monsieur Jourdain, Figaro..., *ils ont tous une physionomie bien distincte. Rappeler leurs traits essentiels, le costume qu'ils ont porté, le temps où ils ont vécu et l'écrivain qui les créa : tel est le but que nous nous sommes proposé et il nous a été facile d'y atteindre, car tout a été dit depuis*

longtemps sur ces personnages d'œuvres universellement connues; nous n'avons eu qu'à prendre notre bien où nous le trouvions. Le seul mérite auquel il nous était permis de prétendre, c'était de conserver un intérêt de lecture à de simples exposés qui, nécessairement, devaient être courts. Nous croyons y être parvenu.





I

Don Quichotte et Sancho Pança.



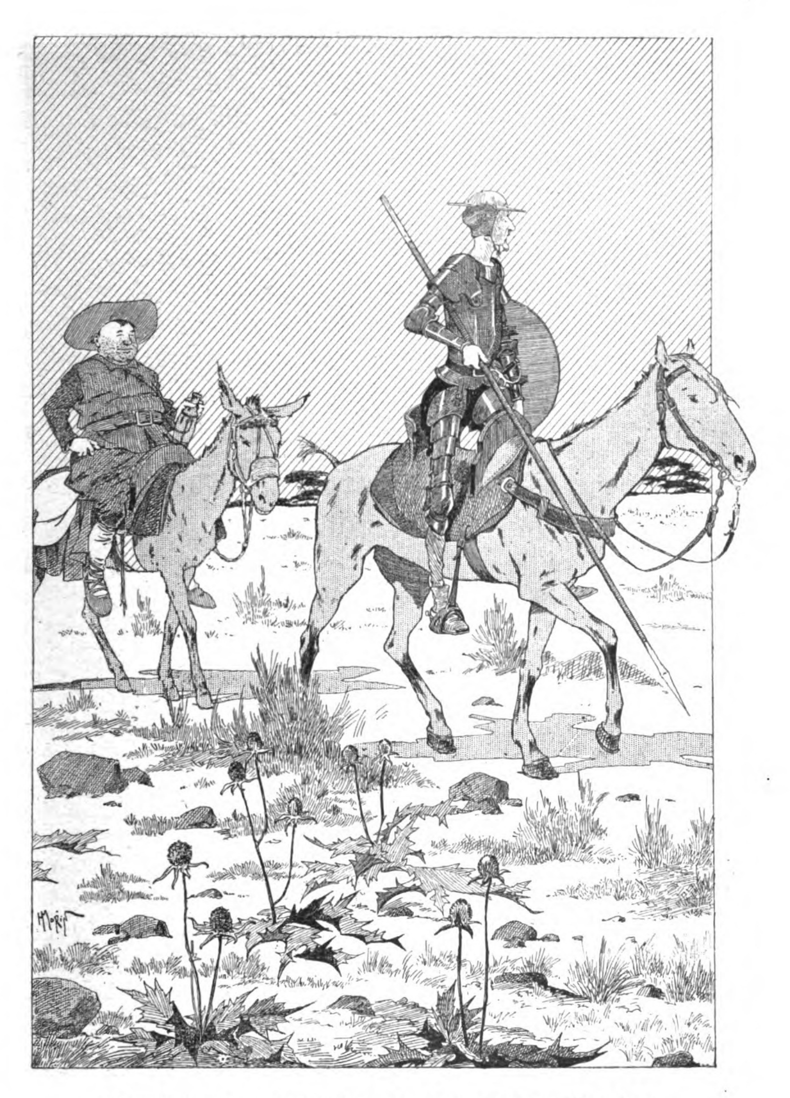
CERVANTES.

Don Quichotte et Sancho Pança sont les deux héros d'un livre qui est le chef-d'œuvre de la littérature espagnole : l'*Histoire de l'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*, par Cervantes. Pour bien comprendre ce livre, il faut savoir qu'il parut à un moment (1605) où les romans de chevalerie étaient dans toutes les mains. Le public avait fini par croire qu'au temps de l'anarchie féodale avait existé une institution, la chevalerie errante, dont les membres allaient courir le monde, en quête d'opprimés à défendre, de torts à redresser. Certains chevaliers, comme Godefroy de Bouillon, eurent réellement toute la noblesse de cœur qu'on attribuait aux chevaliers errants et les romans de chevalerie auraient pu, s'ils avaient tenu compte de la réalité, ne pas être sans mérites ; mais les écrivains

accumulèrent les aventures les plus invraisemblables, supposèrent des enchanteurs, des géants, des monstres, toute une féerie, et mirent dans la bouche des personnages un langage et des sentiments absurdes. Leur succès fut tel en Espagne que les mœurs s'en ressentirent. L'imagination s'exalta aux dépens du bon sens. En vain la partie raisonnable de la nation fit-elle entendre des avertissements, en vain les Cortès demandèrent-elles que les romans de chevalerie fussent brûlés sur les places publiques, en vain même Charles Quint les proscrivit-il, rien n'y faisait; mais *don Quichotte* parut et à lui seul il abattit pour jamais toute la chevalerie errante.

Qu'est-ce donc que don Quichotte?

Un simple *hidalgo* (gentilhomme) qui vivait pauvrement dans un village de la Manche; il frisait la cinquantaine, était de solide complexion, sec de corps, maigre de visage, matineux et grand ami de la chasse. Consacrant ses loisirs — qui duraient presque toute l'année — à la lecture des romans de chevalerie, il se remplit si bien la tête d'enchantements, de querelles, de combats, de défis, de blessures et d'extravagances, qu'il en perdit l'esprit. Peu à peu son cerveau troublé en vint à concevoir la plus étrange idée qui se soit logée dans la tête d'un fou : il lui parut nécessaire de se faire chevalier errant! Son premier soin fut de nettoyer une armure rouillée oubliée depuis des siècles dans un coin de son logis; il en compléta le heaume avec un morceau de carton, puis il nomma son bidet Rossinante, c'est-à-dire la première rosse du monde, et, à l'imitation de tous les chevaliers errants, fit choix d'une *Dame de ses pensées :* ce fut une paysanne d'un village voisin, dont il changea le nom en celui de Dulcinée du Toboso.



ON QUICHOTTE ET SANCHO SUR LES GRANDS CHEMINS D'ESPAGNE...

Et de

A pe

saillir :

pouvait

chevale

Une au

teau à c

telier, c

châtela

que fut

elle fut

Voilà

aventu

Rencon

tiers,

cheval

faire (

toutes

trébuc

un mu

et se s

l'infor

brisé.

ramen

mière

On

fou,

resse

dans

C'est

par l

des s

insta

a dit

Et don Quichotte se mit en quête d'aventures.

A peine dehors, une pensée terrible vint l'assaillir : il n'était pas armé chevalier! Par suite, il ne pouvait rien entreprendre sans violer les lois de la chevalerie. Mais son embarras fut de courte durée. Une auberge qu'il aperçut au loin lui parut un château à quatre tourelles et il s'en fut demander à l'hôtelier, que son imagination transforma en seigneur châtelain, de lui conférer l'ordre de chevalerie. Ce que fut la cérémonie, il faut le lire dans Cervantes; elle fut telle qu'on n'en vit jamais de plus comique.

Voilà donc le bon chevalier autorisé à courir les aventures; elles n'allaient pas lui faire défaut, hélas! Rencontrant une troupe de marchands et de muletiers, il ne manqua pas de les prendre pour des chevaliers errants ; dès lors son devoir était de leur faire confesser la supériorité de sa Dulcinée sur toutes les beautés de la terre. Par malheur, Rossinante trébucha et s'abattit; don Quichotte roula au loin et un muletier, s'emparant de la lance, la rompit en trois et se servit si bien d'un des morceaux pour frapper l'infortuné chevalier que celui-ci resta à terre moulu, brisé. Un sien voisin, qui le trouva en cet état, le ramena chez lui à dos d'âne. Ainsi se termina la première sortie du héros.

On le voit : à n'en pas douter, don Quichotte est fou, fou à lier. Comment Cervantes a-t-il pu intéresser les lecteurs aux faits et gestes d'un aliéné, dans les innombrables aventures qui vont suivre? C'est que le chevalier de la Manche, s'il est déchu par la raison, reste entier par le cœur, par la hauteur des sentiments, et qu'il parle noblement dans ses instants de lucidité. « Nous plaignons don Quichotte, a dit Mérimée, et nous l'admirons, car il éveille en

nous bien des pensées qui nous sont communes avec lui. Malheur à qui n'a pas eu quelques-unes de ses idées, à qui n'a pas risqué d'attraper des coups de bâton ou d'encourir le ridicule pour redresser des torts! »

Écoutez-le, ce fou, parler de l'âge d'or et regretter le temps où l'on ignorait ces deux mots : *le tien* et *le mien;* où la fraude, la tromperie ni la malice ne se mêlaient à la vérité, où la justice était ce qu'elle doit être. Voyez-le s'étonner qu'on puisse faire violence à quelqu'un, et pousser l'horreur de la tyrannie jusqu'à vouloir libérer une troupe de galériens qu'il rencontre sur son chemin. Il leur rend en effet la liberté, et pour son propre malheur, car les galériens délivrés firent pleuvoir sur leur libérateur une grêle de pierres dont le chevalier manqua d'être assommé. Mais est-ce la première fois qu'un bienfait ne rencontre qu'ingratitude?

Don Quichotte a placé son idéal très haut, si haut que nulle mésaventure ne le peut atteindre. « Le chevalier errant, dit-il, doit garder sa foi à Dieu et à sa dame, se montrer chaste dans ses pensées, honnête dans ses paroles, généreux dans ses œuvres, vaillant dans l'action, patient dans les souffrances, charitable avec les pauvres, enfin champion de la vérité, dût-il perdre la vie pour la défendre. »

Écoutez encore les conseils qu'il donne à son écuyer, qui vient d'être nommé gouverneur de l'île de Barataria :

« Vante-toi de l'humilité de ta naissance et ne crains pas d'avouer que tu es fils de laboureurs. Voyant que tu n'en rougis pas, nul ne songera à t'en faire rougir ; en un mot, attache plus de prix à être un humble vertueux qu'un pécheur orgueilleux.

« N'oublie pas que si tu prends la vertu pour guide et si tu mets tes soins à n'accomplir que de vertueuses actions, tu n'auras rien à envier aux princes et aux grands seigneurs; on hérite de la noblesse, mais la vertu par elle-même vaut plus que la noblesse...

« Que les larmes du pauvre trouvent en toi plus



COMBAT DE DON QUICHOTTE ET D'UN MULETIER.

de compassion, mais non plus de justice que les plaintes du riche. Si par hasard tu fais incliner la balance de la justice, que ce ne soit jamais sous le poids d'un cadeau, mais sous celui de la miséricorde. S'il t'arrive de juger le procès d'un de tes ennemis, écarte ta pensée du souvenir de l'injure que tu as reçue, pour ne la porter que sur la vérité du cas.

« Celui que tu dois châtier en action, ne le maltraite pas en paroles; la peine du supplice suffit à ce malheureux sans y ajouter celle des injures.

« Considère le coupable qui tombera sous ta juridiction comme un homme malheureux, sujet aux faiblesses de notre nature dépravée, et, autant qu'il te sera possible sans léser les intérêts de la partie contraire, montre-toi pitoyable et clément. Bien que tous les attributs de Dieu soient égaux, la miséricorde brille encore plus à nos yeux que la justice.

« Si tu suis ces préceptes, Sancho, ton existence sera longue, ta renommée éternelle, ton bonheur indicible. Tu vivras paisible et béni de tous. Au dernier terme de ta vie, la mort te surprendra dans une douce et mûre vieillesse, et les mains tendues et délicates de tes arrière-petits-enfants te fermeront les yeux. » (*Traduction Lucien Biart.* — HETZEL.)

De tels propos ne dénotent-ils pas chez celui qui les a tenus une élévation morale incomparable? De là vient qu'on commence par plaindre le bon chevalier, qu'on l'aime ensuite, puis qu'on l'admire, et qu'il n'est personne qui ne sache mauvais gré à Cervantes les coups de bâton dont il gratifie si libéralement son héros.

Si don Quichotte représente l'élan héroïque de l'âme à la recherche d'aventures périlleuses, son écuyer — qu'il est temps d'introduire — l'immortel Sancho Pança, symbolise la résistance du corps sensuel et prudent. Le contraste est parfait. Voyez-les côte à côte cheminer sur les grands chemins d'Espagne : don Quichotte droit sur ses étriers, la rondache au bras, le col étranglé par son gorgerin, anguleux comme un squelette revêtu d'une carapace de fer, tout prêt pour le combat; Sancho, la panse en avant, étalé sur son âne comme un patriarche et chargé, pour toute arme offensive et défensive, d'une outre de vin et d'un sac à provisions!

Simple laboureur, Sancho a été ébloui par les promesses de don Quichotte qui doit lui donner le gouvernement d'une des îles que son bras invincible ne peut manquer de conquérir; pour devenir gouverneur, il a consenti à se faire écuyer errant. Non pas que le bon sens lui fasse défaut, mais son bon sens est mélangé de bêtise. A la fois clairvoyant et dupe, il discerne très bien un coin de la folie de son maître, mais il en accepte le gros.

C'est ainsi qu'après avoir reçu « volée sur volée, coups de poing sur coups de poing », il s'écrie sagement :

« Ce qui ressort clairement pour moi de tout cela, c'est que ces aventures que nous allons cherchant nous conduiront petit à petit à de telles mésaventures que nous ne pourrons plus distinguer notre pied droit. Ce qu'il serait bon et sage de faire, à mon avis, ce serait de nous en retourner au village, maintenant que voici l'époque de la moisson, et de nous occuper de nos récoltes plutôt que d'aller de mal en pis et de pis en mal. »

Mais le rappel de l'île et de son gouvernement suffit à l'embarquer dans de nouvelles aventures. Il a d'autant plus de mérite à se laisser convaincre, qu'il n'est pas brave :

« Je suis, dit-il lui-même, un homme doux, pacifique, tranquille, et je sais avaler une injure, car j'ai une femme à soutenir et des enfants à élever. Que Votre Grâce soit donc bien avertie qu'en aucune façon je ne mettrai l'épée à la main, ni contre vilains, ni contre chevaliers, et que d'ici au moment de paraître devant Dieu, je pardonne toutes insultes qui m'ont été ou doivent m'être faites. »

Qu'il reçoive des coups de poing, par exemple, il se

mettra moins en peine de savoir si c'est un affront que de la douleur éprouvée : tout juste le contraire de ce que fait don Quichotte en pareil cas. Aussi l'écuyer double-t-il le maître à merveille et c'est grâce à cette antithèse perpétuelle de l'idéal exalté et du bon sens positif et terre à terre que l'œuvre de Cervantes reste l'une des plus récréatives et des plus substantielles qui soient.

Sancho, en effet, n'est pas moins amusant que son maître. Il a dans ses réparties — et bien à son insu — un *humour* des plus réjouissants :

« Señor, demande-t-il à son maître, puique les coups sont la moisson de la chevalerie, que Votre Grâce veuille bien me dire si les récoltes sont fréquentes ou si elles n'arrivent qu'à des époques déterminées : car il me paraît qu'après deux semblables épreuves nous serions incapables de subir la troisième, à moins que la miséricorde infinie de Dieu ne nous vienne en aide. »

A quelqu'un qui lui demandait comment il se faisait que son maître ne lui eût pas encore conquis une île, il répond avec simplicité :

« Il est encore de bonne heure; il y a tout au plus un mois que nous cherchons les aventures. Jusqu'à présent nous n'avons pu en rencontrer de bonnes; il arrive souvent qu'on cherche une chose et qu'on en trouve une autre. »

Volontiers il s'exprime par sentences. Il possède une collection de proverbes qui fait le désespoir de son maître : car, à l'occasion, il n'hésite pas a en enfiler douze ou quinze à la suite.

« Il est à craindre, lui dit-on, que votre ami ne meure si sa fiancée le repousse.

— Dieu fera mieux les choses, répond Sancho; il

envoie la plaie, mais aussi le remède. Nul ne connaît l'avenir; d'ici à demain il y a beaucoup d'heures et il suffit d'une seule, et même d'une minute, pour que la maison s'écroule. J'ai vu à la fois tomber la pluie et briller le soleil, et tel qui se couche sain ne peut remuer le jour suivant. Puis, dites-moi, qui peut se vanter par hasard d'avoir planté un clou sur la roue de la fortune? Personne, certes. Entre le oui et le nom d'une femme, je n'essaierais pas de mettre la pointe d'une épingle; elle ne tiendrait pas. »

Et Sancho aurait peut-être continué si don Quichotte ne s'était écrié :

« Où t'arrêteras-tu, animal? Lorsque tu commences à enfiler des proverbes, nul ne peut te suivre, si ce n'est Judas lui-même, et puisse-t-il t'emporter! »

Avec une physionomie aussi originale, une candeur si parfaite, don Quichotte et Sancho Pança ne pouvaient manquer de se trouver engagés dans des aventures extraordinaires.

Certain jour, don Quichotte crut voir au loin trente géants formidables, avec des bras longs de deux lieues. « Ce sont des moulins à vent », lui dit le sage Sancho. Mais don Quichotte n'en voulut rien croire. Il invoqua le nom de sa souveraine Dulcinée, la priant de le secourir dans un tel danger; puis, couvert de son bouclier, la lance en arrêt, il mit Rossinante au galop et fondit sur le premier moulin qu'il rencontra. Une aile que le vent faisait tourner avec furie brisa la lance en morceaux et envoya le cheval et son cavalier rouler au loin en piteux état.

« Ne vous avais-je pas averti, dit Sancho, que c'étaient des moulins à vent? pour s'y tromper, il fallait en avoir d'autres dans la tête. »

Mais don Quichotte avait réponse à tout ; il explique à son écuyer que les enchanteurs étaient seuls coupables dans l'affaire et qu'ils avaient transformé les géants en moulins à vent pour lui enlever la gloire de les vaincre.

Quelques jours après, le bon chevalier remarqua, sur le chemin qu'ils suivaient, un épais nuage de poussière qui semblait s'avancer vers eux.

« Voici le jour, s'écria-t-il, où j'accomplirai de telles prouesses qu'elles resteront écrites dans les livres de la Renommée jusqu'à la fin des siècles. Tu vois cette poussière qui s'élève là-bas ? Eh bien, elle est produite par une armée nombreuse composée de diverses nations.

— A ce compte, il doit y en avoir deux, répliqua Sancho, car de l'autre côté j'aperçois un second nuage. »

Don Quichotte se retourna et, voyant que son écuyer disait vrai, il s'écria :

« Il faut que je t'apprenne, Sancho, que ceux qui s'avancent vers nous sont conduits par le grand empereur Alifanfaron, seigneur de la grande île de Taprobane. En arrière vient son ennemi, le roi des Garamantes, Pentapolin, à la manche retroussée, ainsi nommé parce qu'il combat le bras droit nu.

— Alors, qu'allons-nous faire, señor ?

— Ce que nous allons faire ? nous allons favoriser et aider les faibles et ceux qui ont besoin de nous. »

Or, les nuages de poussière étaient soulevés par deux grands troupeaux de moutons qui s'avançaient en sens contraire. Don Quichotte ne les attendit pas. Il éperonna Rossinante et, la lance en arrêt, descendit rapide comme la foudre le versant de la

colline, pénétra dans l'escadron des brebis et en fit un carnage affreux. Pas une n'aurait échappé, si un berger n'eût envoyé au chevalier, avec sa fronde, une pierre qui le coucha sur le sol.

Et Sancho conclut :

« Dieu veuille que nous trouvions un endroit où il n'y ait pas d'enchanteurs, car si nous en rencontrons encore, je donne au diable le manche et la cognée. »



DON QUICHOTTE ENLEVÉ PAR UN MOULIN A VENT.

Mais il était écrit que les enchanteurs poursuivraient le malheureux don Quichotte jusqu'à sa dernière heure.

Un jour, on vit Sancho sortir épouvanté du galetas de l'hôtellerie où le couple s'était arrêté.

« Accourez, señores, criait-il, et secourez mon maître qui est engagé dans le plus rude et le plus acharné combat que mes yeux aient jamais vu. Vive Dieu! il a donné un tel coup d'épée à un géant, qu'il lui a coupé la tête à ras des épaules comme s'il se fût agi d'un navet. »

Au même instant, on entendit un grand bruit dans la chambre où don Quichotte vociférait :

« Arrête, voleur, malandrin, lâche! je te tiens et ton cimeterre te sera inutile. »

Et on eût dit qu'il frappait de grands coups d'épée contre les murailles.

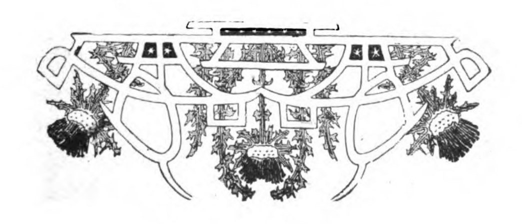
« Il ne faut pas s'amuser à écouter, s'écria Sancho ; entrons pour arrêter le combat ou secourir mon maître, bien que ce soit inutile : car, sans aucun doute, le géant est déjà mort et rend compte à Dieu de sa mauvaise vie passée. J'ai vu le sang inonder le sol, la tête coupée rouler dans un coin ; elle a la taille d'une grosse outre à vin. »

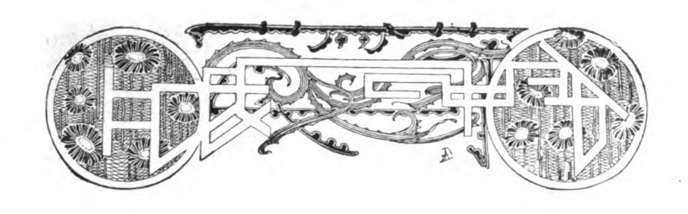
Hélas! hélas! il se trouva que le géant massacré était une outre dans laquelle l'hôtelier conservait sa provision de vin rouge; et, à la vue du dégât, cet hôtelier fut saisi d'une telle colère qu'il roua de coups l'infortuné don Quichotte.

L'œuvre se termine par l'incomparable mystification de Sancho. Pendant sept jours, il fut gouverneur d'un bourg en terre ferme, qu'il prenait pour une île et où il fut abreuvé d'amertumes. Il y fit tout le bien possible, ne pendit personne, rendit la justice aussi bonnement que saint Louis, aussi finement que Salomon, et faillit mourir de faim dans son palais. Il entre dans sa capitale au son des fanfares : les magistrats lui présentent les clefs de la ville et le populaire se prosterne sur son passage. Dès le premier jour un homme néfaste, son médecin, empoisonne toute ses joies, l'empêche de boire et de manger, et voilà l'île en proie à ce fâcheux régime d'un gouvernement de mauvaise humeur. Sancho s'assombrit : il veut tout réformer, il promulgue des statuts, il glisse sur la pente du pouvoir personnel. Évidemment il tombera bientôt. La septième nuit, il est réveillé par le tocsin, les tambours et la clameur de la foule : c'était une révolte, pour ne point dire une révolution. On lui crie : « Aux armes! » Il invite ses partisans à quérir

don Quichotte. Ils lui répondent qu'étant gouverneur, il commande l'armée et doit marcher à l'ennemi. On l'incruste entre deux gros boucliers reliés par une corde où il se trouve plus empêché qu'une tortue couchée sur le dos. Il tombe et passe une nuit horrible : l'île entière piétine sur le chef de l'État. Jamais l'autorité politique ne fut plus cruellement avilie. Le matin venu, il s'évanouit entre les bras de ses serviteurs, puis tranquillement, magnanimement, il abdiqua. Il descendit à l'écurie, embrassa son âne en pleurant, bâta et brida la bonne bête, monta péniblement dessus, fit ses adieux de Fontainebleau, prononça quelques paroles profondes sur la vanité de l'ambition humaine, puis s'en alla au petit pas, n'emportant qu'une poignée d'orge, un morceau de fromage et une croûte de pain, dégoûté à jamais de son rêve de grandeur.

Et pour don Quichotte aussi la désillusion vint. Étant tombé gravement malade, il s'éveilla un matin l'esprit lucide et reconnut ses erreurs passées. Il regretta de ne pouvoir en faire pénitence, mit ordre à ses affaires et mourut, pleuré de tous ceux qui l'avaient connu. Et, dans la suite des âges, tous ceux qui liront son histoire l'aimeront pour sa bonté et la noblesse de son rêve.





II

Tartarin.



ALPHONSE DAUDET.

C'est **Alphonse Daudet** qui a créé TARTARIN, le héros tarasconnais, et qui en a raconté les aventures prodigieuses.

Tartarin est un bon bourgeois de Tarascon, petit, gros, trapu, rougeaud, avec une forte barbe courte dans sa brave figure de petit rentier. Il a toujours vécu dans sa maison, où il mène une vie calme et rangée. Mais voilà : Tarascon est dans le Midi, et dans le Midi on exagère volontiers. Tartarin ne s'est jamais livré qu'à la chasse aux casquettes — vous savez : cette chasse où on tire à plomb dans une casquette lancée en l'air; — il y a acquis une habileté qui l'a rendu, aux yeux de ses compatriotes, l'égal des plus fameux tueurs de fauves. Évidemment Tartarin n'a jamais tué de fauves dans la campagne tarasconnaise; mais il ne lui a manqué que l'occasion et, dame, ce n'est pas sa faute, à lui ! L'opinion publique est unanime : Tartarin, c'est un lapin !

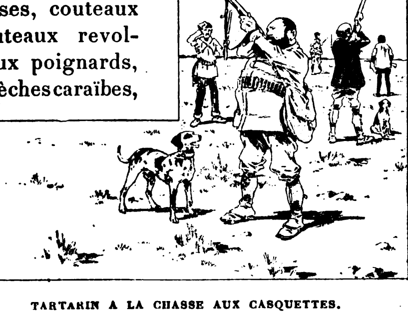
Voilà pourquoi le brave homme s'efforce de donner une expression féroce à ses yeux bonasses; voilà pourquoi il s'est mis à lire les récits de Fenimore Cooper et de Gustave Aimard; sa forte imagination n'est peuplée que d'aventures et de combats. Avec quel feu il les décrit! Quelle abondance de détails vécus! Et comme on sent qu'il surpasserait, à l'occasion, tous les aventuriers célèbres! A la longue, il en est venu à ne plus distinguer entre eux et lui, et il n'est pas bien sûr de n'avoir pas lui-même chassé les fauves dans l'Afrique centrale ou combattu victorieusement les pirates d'Indo-Chine. Voyez-le, dans son cabinet, mettre ses lectures en action, s'exalter au son de sa propre voix, crier en brandissant un tomahawk : *Qu'ils y viennent!* **Ils**, c'est-à-dire « tout ce qui attaque, tout ce qui combat, tout ce qui mord, tout ce qui griffe, tout ce qui scalpe, tout ce qui hurle, tout ce qui rugit » : l'Indien Sioux, l'ours gris des montagnes, le Touareg du désert, le pirate malais, le bandit des Abruzzes. Voyez-le encore s'en aller au cercle le soir, à travers les rues paisibles de sa petite ville, ayant à la main gauche un coup-de-poing à pointes de fer, à la main droite une canne à épée, dans la poche gauche un casse-tête, dans la poche droite un revolver, et sur la poitrine un krish malais! Étonnez-vous maintenant que Tartarin soit devenu pour ses compatriotes l'incarnation de la bravoure et de l'esprit d'aventure!

Et cependant jamais, au grand jamais, Tartarin n'a songé à quitter sa petite maison où il fait si bon se laisser vivre. Son jardin et son cabinet suffisent à sa soif d'aventures.

Dans le jardin, c'est à se croire en pleine Afrique

centrale; on n'y trouve que des plantes exotiques : gommiers, calebassiers, cocotiers, manguiers, bananiers, palmiers, et jusqu'à un baobab! Les cocotiers, il est vrai, ne sont guère plus gros que des betteraves, et le baobab tient à l'aise dans un pot de réséda; mais qu'importe! à Tarascon, on a de l'imagination.

Et d'ailleurs le cabinet est là pour vous ôter l'envie de plaisanter, avec ses murs tapissés de fusils et de sabres, d'armes de tous les pays du monde : carabines, rifles, tromblons, couteaux corses, couteaux catalans, couteaux revolvers, couteaux poignards, kirsh malais, flèches caraïbes, coups-de-poing, casse-tête, massues hottentotes, lazzos mexicains, que sais-je encore! Ce serait à donner la chair de poule sans le bon air d'ordre et de propreté qui règne sur tout cela, sans le petit écriteau bonhomme qui, de place en place, vous avertit charitablement : *Flèches empoisonnées, n'y touchez pas. — Armes chargées, méfiez-vous.*



TARTARIN A LA CHASSE AUX CASQUETTES.

Mais alors, Tartarin ne serait-il donc qu'un

vulgaire hâbleur aimant à se vanter, à se surfaire, enflant la voix, exagérant la phrase et le geste ? Il y a de cela, mais avec un singulier mélange de bonne foi et de candeur. En réalité, il y a deux natures très distinctes en lui. Il a l'âme de don Quichotte, la même folie du romanesque et du grandiose, mais



TARTARIN LISANT LES RÉCITS D'AVENTURES.

cette âme est enfermée « dans un brave homme de corps très gras, très lourd, très sensuel, très douillet, très geigneux, plein d'appétits bourgeois, le corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança ». Aussi, quand Tartarin-Quichotte s'exaltant aux récits d'aventures criait : « Je pars »! Tartarin-Sancho, ne pensant qu'aux rhumatismes, disait : « Je reste. » — « Couvre-toi de gloire! reprenait Tar-



TARTARIN RECONNAISSANT QUE LE LION QU'IL A TUÉ N'EST QU'UN BOURRIQUOT.

tarin-Quichotte. — Couvre-toi de flanelle », répondait Tartarin-Sancho.

Et pourtant, Tartarin partit.

Un jour le bruit se répandit dans Tarascon que le grand homme allait passer en Afrique pour combattre les lions de l'Atlas. Toute la ville s'émerveilla et, grisé par les compliments admiratifs, le malheureux Tartarin, qui n'avait jamais pensé à partir, confirma la nouvelle. Dès lors, la vie de Tartatin-Sancho fut un enfer; le soir, seul à la maison, il se voyait déjà déchiqueté par les lions, englouti dans les sables du désert, en proie à la fièvre chaude, aux rhumatismes et à la dysenterie. Et de gémir! Mais, en revanche, que Tartarin-Quichotte était beau dans les salons de Tarascon, quand, le coude sur la nappe, le nez dans son moka, il racontait d'une voix émue tous les dangers qui l'attendaient là-bas. « Il disait les longs affûts sans lune, les marais pestilentiels, les rivières empoisonnées par la feuille du laurier-rose, les neiges, les soleils ardents, les scorpions, les pluies de sauterelles... Puis, s'exaltant à son propre récit, il se levait de table, bondissait au milieu de la salle à manger, imitant le cri du lion, le bruit d'une carabine, pan! pan! le sifflement d'une balle explosible, pfft! pfft! gesticulait, rugissait, renversait les chaises... Autour de la table, tout le monde était pâle. Les hommes se regardaient en hochant la tête, les dames fermaient les yeux avec de petits cris d'effroi, les vieillards brandissaient leurs longues cannes belliqueusement, et, dans la chambre à côté, les petits garçonnets qu'on couche de bonne heure, éveillés en sursaut par les rugissements et les coups de

feu, avaient grand'peur et demandaient de la lumière. »

En attendant, Tartarin ne partait pas.

Ses admirateurs finirent par s'en apercevoir; on commença à murmurer et bientôt la faveur populaire se détacha du héros. Il sentit que Tarascon lui glissait dans les mains et, la mort dans l'âme, il partit. Il partit par le train de Marseille au milieu d'acclamations délirantes.

A Marseille, il s'embarqua pour Alger; il souffrit horriblement du mal de mer; mais, aussitôt débarqué, tout son courage lui revint, et dès la nuit suivante il s'en fût à l'affût du lion en dehors des faubourgs d'Alger. Tartarin ne doutait pas que le désert, domaine des grands lions, ne commençât aux portes de la ville! Intrépidement, il s'embusqua dans un désert hérissé de plantes bizarres. Un fusil devant lui, un autre dans les mains, il mit un genou en terre et attendit... Bientôt il vit deux grands yeux luire dans l'ombre... En joue! feu! pan! pan! Et la bête s'écroula...

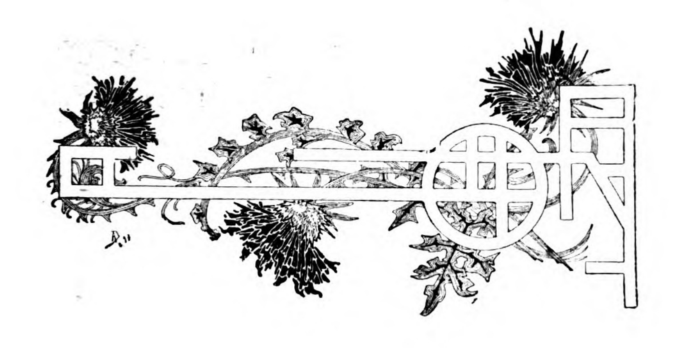
Au lever du jour, le tueur de lions, stupéfait, se frotta les yeux. Lui qui se croyait en plein désert, il était dans un plant d'artichaut, et le lion qu'il avait foudroyé n'était autre qu'un âne, un de ces tout petits ânes qu'on appelle là-bas des *bourriquots!*

Fuyant le théâtre de ce fâcheux exploit, Tartarin s'enfonça dans le sud et, après de longues recherches, il finit par tuer un vrai lion, un lion apprivoisé, un pauvre lion aveugle dont on lui fit payer la peau chèrement. Qu'importe! Cette peau expédiée à Tarascon y excita un vif enthousiasme. A son retour, le héros fut porté en triomphe et les récits d'aven-

tures qu'il broda par la suite sous l'influence du soleil tarasconnais, de ce beau soleil qui fait mentir ingénument, ne rencontrèrent nul incrédule.

En Tartarin, Alphonse Daudet a personnifié cette outrance dans l'exagération particulière à bon nombre de Français du Midi et dont on fait communément le propre du Marseillais.





III

Falstaff.



SHAKESPEARE.

Falstaff est un personnage comique d'une comédie de **Shakespeare**, *Henri IV*.

Pilier de cabaret, joueur effréné, à l'occasion escroc et voleur sans scrupule, sir John Falstaff passe le meilleur de son temps accoudé parmi les brocs de la taverne ou vautré sous les tables. Et cependant il est chevalier, homme de cour et grand ami du prince de Galles; « mais, dit-il, Adam, dans l'état d'innocence, tomba; que pouvait faire le pauvre John Falstaff dans ce siècle de perversité?... Plût à Dieu que je susse où acheter une provision de bonne renommée! » Ses amis le nomment communément sir John Sac-à-vin-sucré, sir Jean de la Panse, Mauvais-foie-gras ou Pain-de-suif-graisseux. Il a, en effet, le ventre énorme, les yeux rougis, la trogne enflammée.

« Combien y a-t-il de temps que tu as vu ton genou? » lui demande-t-on quelquefois.

Et lui-même, avant de se baisser, s'informe.

« Avez-vous des leviers pour me relever, si je tombe? »

C'est un tonneau ambulant, toujours assoiffé. Nul n'a fait du vin un éloge plus complet :

« Le bon vin de Xérès, s'écrie-t-il, a un double effet. Il vous monte au cerveau, y dessèche toutes les sottes, stupides et âcres vapeurs qui l'environnent, le rend sagace, vif, inventif, et le remplit de conceptions légères et délectables, qui, transmises à la voix, deviennent d'excellentes saillies. La seconde propriété de votre excellent Xérès est de réchauffer le sang qui, auparavant froid et rassis, laissait le foie blanc et pâle, ce qui est l'insigne de la couardise; mais le Xérès le réchauffe, et le fait courir de l'intérieur aux extrémités. Il illumine la face, qui, comme un fanal, donne à toutes les forces de ce petit royaume, l'homme, le signal de s'armer; et alors toute la milice vitale, tous les petits esprits internes, se rallient en masse autour de leur capitaine, le cœur, qui, dilaté et fier de ce cortège, ose toute espèce d'exploits; et toute cette valeur vient du Xérès. »

Falstaff devrait donc, selon sa théorie, être un véritable foudre de guerre; hélas! jamais on ne vit plus fieffé poltron; à la vue d'une épée nue, il s'effondre.

En somme, ce personnage nous devrait être odieux. Il n'en est rien, parce qu'au fond, « comme Panurge son frère, il est *le meilleur fils du monde;* il n'y a point de méchanceté dans son fait; il n'a d'autre envie que de rire et de s'amuser » (Taine).

Escroque-t-il les gens? il le fait parce qu'il lui faut

SIR JOHN FALSTAFF PARMI LES BROCS DE LA TAVERNE.

bien de l'argent dans sa poche; rien ne lui semble plus naturel. Écoutez-le, par exemple, raconter comment il a recruté les cent cinquante soldats pour lesquels il avait reçu du Roi trois cents livres :

« Je ne *presse* que de bons propriétaires, des fils de gros fermiers; je recherche les garçons fiancés dont les bans ont été publiés deux fois, un tas de drôles douillets qui aimeraient autant ouïr le diable qu'un tambour. Tous se sont rachetés du service. »

Et, ainsi enrichi de leurs dépouilles, il ramasse en place des chenapans déguenillés. « Vous diriez cent cinquante enfants prodigues en haillons, venant justement de garder les pourceaux et d'avaler leur eau de vaisselle et leurs glands. Il n'y a qu'une chemise et demie dans toute ma compagnie; et la demi-chemise est faite de deux serviettes volées... Mais, bah! bah! c'est assez bon pour la pointe d'une pique : chair à canon, chair à canon! Ils rempliront un trou aussi bien que des meilleurs! »

Ment-il? — et cela lui arrive-t-il souvent — c'est par nature plus que par intérêt. « Ses mensonges, dit l'un de ses amis, sont pareils à lui-même : gros comme des montagnes, effrontés, palpables. » Après avoir pris honteusement la fuite devant son adversaire, il raconte à qui veut l'entendre qu'il s'est battu comme un lion.

« Je suis un coquin si je n'ai pas croisé l'épée avec une douzaine d'entre eux deux heures durant. J'ai échappé par miracle. J'ai reçu huit bottes à travers mon pourpoint, quatre à travers mon haut-de-chausse; mon bouclier est percé de part en part, mon épée est ébréchée comme une scie à main.

— Est-ce que vous vous êtes battu avec tous?

— Tous? Si je ne me suis pas battu avec cinquante, je

suis une botte de radis; s'ils n'étaient pas cinquante-deux ou trois sur le pauvre vieux Jack, je ne suis point une créature bipède.

— Je prie Dieu que vous n'en ayez pas égorgé quelques-uns.

— Ah! les prières n'y peuvent plus rien! car j'en ai poivré deux; il y en a deux à qui j'ai réglé leur compte, deux drôles vêtus de bougran. Voici comme je tendais ma lame. Quatre drôles en bougran dérivent sur moi.

— Comment! quatre! Vous disiez deux tout à l'heure.

— Quatre, je vous ai dit quatre. Ces quatre se sont avancés de front et ont dégagé sur moi en même temps. Moi, sans faire plus d'embarras, j'ai reçu leurs sept pointes dans mon bouclier.

— Sept! Mais ils n'étaient que quatre, tout à l'heure?

— Sept, par cette poignée! Ayant rompu leurs pointes, ils commencèrent à lâcher pied; mais je les suivis de près, je les attaquai à bras raccourci et, en un clin d'œil, je réglai le compte à sept des onze.

— O monstruosité! de deux hommes en bougran, il en est sorti onze! »

Poussée à ce degré, l'impudence cesse d'être choquante et c'est pourquoi le nom de Falstaff, cynique et ventru, n'éveille guère en nous que de la gaîté.





IV

Panurge.



RABELAIS.

Le grand écrivain du XVIe siècle, FRANÇOIS RABELAIS, a laissé un livre qui est, dit-il, la joyeuse histoire d'une famille de bons géants : de *Grandgousier* qui règne au pays d'Utopie, de son fils *Gargantua* dont l'éducation nous est racontée, et de *Pantagruel*, fils de Gargantua, qui, amené à faire un long voyage, y rencontre toutes sortes d'aventures. La fable est décousue et sans intérêt : ce qui fait la valeur de l'œuvre, c'est qu'elle est une peinture de la société du temps; c'est aussi qu'on y rencontre des types à la physionomie bien vivante, tel *Panurge*.

Panurge représente la finesse et la ruse en lutte avec la société. Il n'était pas né avec l'âme basse. « Voyez-vous cet homme qui vient? dit le bon géant Pantagruel quand il le rencontra pour la première fois; par ma foi, il n'est pauvre que par fortune : car je vous assure, à sa physionomie, que nature l'a pro-

duit de riche et noble lignée. » Mais, dans la vie vagabonde qu'il a menée, Panurge a perdu toute délicatesse. Il est devenu malfaisant, tricheur, buveur. Il passe son temps à machiner des tours pendables. Son invention la plus anodine consiste à faire perdre contenance aux gens à l'église, à l'aide de miroirs ardents. Vindicatif avec cela, il ne fait pas bon l'offenser. Se trouvant un jour sur un navire avec un marchand de moutons nommé Dindenault, il se prend de querelle avec lui. L'intervention des passagers met fin à la dispute et Panurge, feignant d'avoir tout oublié, prie le marchand de lui vendre l'un de ses moutons.

« Oh! le vaillant acheteur de moutons! s'écrie Dindenault; vrai, vous avez plutôt la mine d'un coupeur de bourses!

— Patience! dit Panurge; vendez-moi un mouton. Combien?

— Ce sont moutons à la grande laine, moutons de haute graisse.

— Soit, mais de grâce vendez-m'en un.

— Voyez ce mouton-là : il a nom Robin; bée! bée! bée! Oh! la belle voix!

— Bien belle et harmonieuse.

— Je gage un cent d'huîtres que, en poids, en valeur, en estimation, il vous emporte dans le plateau d'une balance aussi haut que le jour où vous serez pendu.

— Patience! mais vous feriez beaucoup pour moi, si me le vouliez vendre; je vous en prie, sire monsieur.

— Mon ami, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen; de la peau seront faits de beaux maroquins; des boyaux, on fera

cordes de violon et de harpe. Qu'en pensez-vous?

— S'il vous plaît, m'en vendrez un; voyez ci argent comptant. Combien?

— Mon ami, ce n'est viande que pour rois et



LE BON GÉANT PANTAGRUEL RENCONTRANT PANURGE.

princes. La chair en est tant délicate, tant savoureuse et tant friande que c'est baume.

— Mais vendez-m'en un et je vous le paierai en roi. Combien?

— C'est trois livres tournois de la pièce, en choisissant.

— C'est beaucoup; en nos pays j'en aurai bien cinq, voire six, pour telle somme de deniers. Vous n'êtes pas le premier de ma connaissance qui, trop tôt voulant riche devenir, est à l'envers tombé en pauvreté, voire quelquefois s'est rompu le cou.

— Lourdaud! sot que tu es! Le moindre de ces moutons vaut quatre fois plus que le meilleur de ceux que jadis les Coraxins vendaient un talent d'or la pièce. Et que penses-tu, ô sot à la grande paye, que valait un talent d'or?

— Benoît Monsieur, vous vous échauffez en votre harnois, à ce que je vois; bien, tenez, voyez là votre argent. »

Et Panurge, ayant payé le marchand, choisit le plus beau mouton, l'emmène criant et bêlant, puis soudain le jette dans la mer. Tous les autres moutons, criant et bêlant en pareille intonation, se jettent à la suite de leur compagnon. C'est à qui sautera le premier. Le marchand s'efforce en vain de les retenir; s'étant cramponné à la toison de l'un des plus gros, il est par lui emporté dans la mer où il se noie.

Et Panurge dit : « Vertus Dieu, j'ai eu du passetemps pour plus de cinquante mille francs. Je ne suis point inquiet, ni ne le fus, ni ne le serai; jamais homme ne me fit déplaisir sans s'en repentir. »

S'il avait pu acheter un mouton à Dindenault, c'est que Pantagruel avait rempli sa bourse : car, de lui-même, il était sujet à une maladie qu'on appelait en ce temps-là « faute d'argent ». Toutefois « il avait soixante et trois manières d'en trouver, dont la plus honorable et la plus commune était par façon de



« C'EST TROIS LIVRES TOURNOIS DE LA PIÈCE, EN CHOISISSANT. »

larcin furtivement fait ». A ce jeu, on risque la potence; aussi Panurge avait-il les gens de justice en horreur. Les sergents du guet comptaient parmi ses victimes de prédilection. « Il assemblait trois ou quatre bons rustres, les faisait boire comme Templiers sur le soir; après, les menait au-dessous de Sainte-Geneviève, à l'heure que le guet montait par là, ce qu'il connaissait en mettant son épée sur le pavé et l'oreille auprès; lorsqu'il oyait son épée branler, c'était signe infaillible que le guet était près. A l'heure donc, lui et ses compagnons prenaient un tombereau et lui baillaient le branle, le ruant de grande force contre la vallée, et ainsi mettaient tout le pauvre guet par terre. »

Après ce bel exploit, Panurge se hâtait de prendre la fuite.

La bravoure n'est pas son fait; il est au contraire d'une poltronnerie réjouissante. Quelle plaisante scène que celle de la tempête, quand, menacé d'être englouti dans l'Océan bouleversé, il révèle toute la pusillanimité de son âme!

Accroupi sur le tillac, à demi mort d'épouvante, en proie au mal de mer, il invoque tous les saints du Paradis : « Plût à Dieu et à la benoîte Vierge, que je fusse en terre ferme, bien à mon aise! O que trois et quatre fois heureux sont ceux qui plantent choux! C'est fait de moi... bou, bou, bou, bou!... to, to, to, to, ti!... Je naye, je naye, je meurs! Bonnes gens, je naye! »

Cependant un moine, compagnon de Panurge, frère Jean des Entommeures, a mis bas sa robe pour mieux seconder les matelots.

« Frère Jean, mon ami, mon bon père, lui crie Panurge, je naye, je naye, mon ami, je naye! C'est

fait de moi, mon père spirituel, mon ami, c'en est fait! Ha! mon père, mon oncle, mon tout, l'eau est entrée en mes souliers par le collet. Hu, hu, hu, ha, ha, ha, ha, ha! Je naye! »

Soudain une vague énorme s'avance et Panurge s'effondre en criant :

« Frère Jean, mon père, mon ami, confession! Me voyez ci à genoux. *Confiteor*, votre sainte bénédiction!

— Viens plutôt nous aider, de par le diable! répond le moine impatienté.

— Ne jurons point à cette heure, mon père, mon ami; demain, tant que voudrez... Ah! il m'est entré en la bouche plus de dix-huit seaux d'eau. Qu'elle est amère et salée!... Vrai Dieu, envoie-moi quelque dauphin pour me transporter à terre. »

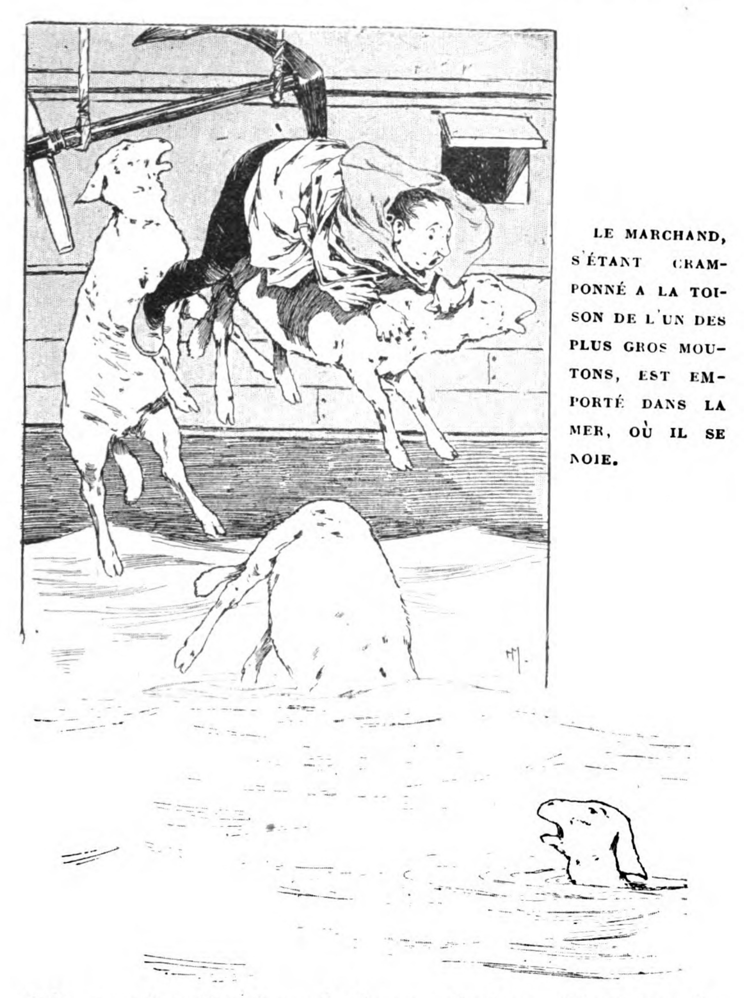
Tout à coup Pantagruel crie : « Terre! terre! voici le port. » En même temps l'orage se calme. Et aussitôt Panurge, de faire le bon compagnon :

« Ha! ha! tout va bien. L'orage est passé. Je vous prie, de grâce, que je descende le premier. Je voudrais fort aller un peu à mes affaires. Vous aiderai-je encore là? J'ai du courage prou, de peur bien peu. Comment! vous ne faites rien, frère Jean? Je suis affamé de bien faire et travailler comme quatre bœufs. Enfants, avez-vous encore affaire de mon aide? N'épargnez la sueur de mon corps, pour l'amour de Dieu. Adam, c'est l'homme, naquit pour labourer et travailler comme l'oiseau pour voler... »

Toute sa gaieté lui est revenue avec la sécurité; les fanfaronnades succèdent aux cris d'effroi; il est prêt à soutenir que, si le vaisseau a été sauvé, c'est grâce à lui.

Ne le quittons pas sans avoir signalé un dernier

trait de caractère qui achève de le peindre : sa



LE MARCHAND, S'ÉTANT CRAMPONNÉ A LA TOISON DE L'UN DES PLUS GROS MOUTONS, EST EMPORTÉ DANS LA MER, OÙ IL SE NOIE.

folle prodigalité dans la bonne fortune. Pantagruel lui ayant fait cadeau de la châtellenie de Salmigondin, « il s'y gouverna si bien, qu'en moins de

quatorze jours il dilapida le revenu certain et incertain de sa châtellenie pour trois ans. Non proprement dilapida, comme vous pourriez dire, en fondations de monastères, érections de temples, collèges et hôpitaux; mais dépensa en mille petits banquets et festins joyeux, ouverts à tous venants, abattant bois, brûlant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché et mangeant son blé en herbe. »

Panurge restera comme le type du déclassé qui porte gaîment sa misère.





V

Gil Blas.



LESAGE.

Le personnage de Gil Blas est une création de Lesage (1715). L'œuvre à laquelle il donne son nom compte parmi les chefs-d'œuvre de notre littérature. Il y apparaît ni vertueux, ni vicieux, ni bon, ni méchant, mais comme un homme ordinaire qui acquiert lentement et en essayant de tous les métiers « cette science que les livres ne donnent pas et qu'on appelle l'expérience ».

Né de petites gens, Gil Blas se mit à courir l'Espagne vers sa dix-septième année, en quête d'un bon poste. Pour tout bagage, il possède une connaissance suffisante des auteurs classiques, quarante ducats, une vieille mule, et l'art d'argumenter sur n'importe quoi. « Voilà, pense-t-il de quoi faire une prompte fortune. » La vie va le forcer d'en rabattre.

A peine a-t-il quitté sa ville d'Oviedo qu'une aventure, dont sa vanité fit tous les frais, vient lui apprendre à se défier des flatteurs. Dans une hôtel-

lerie où il avait parlé beaucoup de lui-même, parut, comme il venait de se mettre à table, un cavalier d'une trentaine d'années qui s'approcha de lui avec empressement.

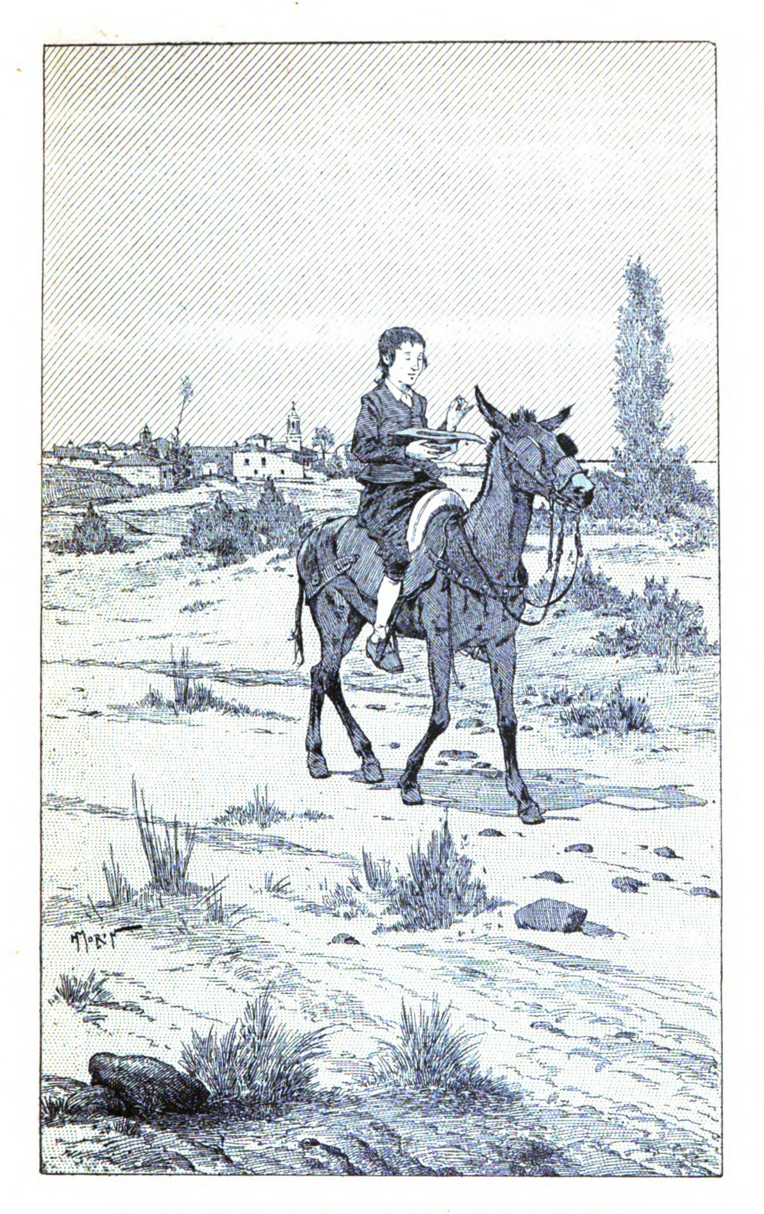
« Seigneur écolier, dit le nouveau venu, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas, l'ornement d'Oviedo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantisme, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez : vous avez un trésor dans votre maison; vous voyez dans ce jeune homme la huitième merveille du monde. »

Puis, se tournant vers Gil Blas en lui jetant les bras au cou, il ajouta :

« Excusez mes transports; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause. »

Le Renard de La Fontaine tenait à peu près ce langage à maître Corbeau, et celui-ci s'y laissa prendre. Gil Blas ne se montra pas plus fin : son admirateur lui parut un fort honnête homme et il l'invita à souper avec lui. L'autre ne se fit pas prier; il s'assit, mangea et but comme s'il sortait d'un long jeûne, puis, quand il en eut jusqu'à la gorge, il se leva et dit :

« Seigneur Gil Blas, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin : n'en soyez point la dupe et ne



GIL BLAS QUITTANT SA VILLE NATALE COMPTE SA FORTUNE.

vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde. »

Ce disant, il lui rit au nez et s'en alla. Et, comme maître Corbeau, Gil Blas jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Ce n'est que le commencement de ses mésaventures. Pris par des voleurs, il est emmené dans un souterrain où il reste de longs mois. Il s'échappe en délivrant une dame prisonnière comme lui et non sans avoir abondamment garni ses poches; mais les gens de justice l'arrêtent comme complice des voleurs et, s'ils finissent par lui rendre la liberté, ils oublient totalement de lui rendre son argent.

Tout autre que Gil Blas, après un tel début, aurait hésité à poursuivre sa route; mais il a de la philosophie, ne prend rien au tragique et se contente de s'écrier :

« O vie humaine! que tu es remplie d'aventures bizarres et de contre-temps! A peine suis-je hors d'un péril que je retombe dans un autre. Mais allons, Gil Blas, aie de la fermeté, songe qu'après ce temps il en viendra peut-être un plus heureux! »

Et bientôt, en effet, la fortune semble vouloir lui sourire. Il retrouve la dame qu'il avait délivrée; elle possédait de grandes richesses et lui fit présent de mille ducats. Voilà Gil Blas heureux! Il ne songe plus qu'à se procurer un bel habit de cavalier; il n'en dort pas la nuit. A l'aube, il réveille toute l'hôtellerie où il loge et ne laisse pas de repos aux valets qu'ils ne lui aient amené un fripier. On lui en amène un et Gil Blas est de nouveau victime de sa vanité. La scène est plaisante.

« Seigneur cavalier, commence par dire le fripier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi



plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères; à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation! Mais, entre nous, il n'y en a pas qui ait de la conscience. Je suis le seul fripier qui ait de la morale; je me borne à un profit raisonnable : je me contente de la livre pour sou... je veux dire du sou pour livre. Grâce au ciel, j'exerce rondement ma profession. »

Après ce préambule, que Gil Blas prit sottement au pied de la lettre, le fripier dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On lui montra des habits de toutes sortes de couleurs; on lui en fit voir plusieurs de drap tout uni. Gil Blas les rejeta avec mépris parce qu'il les trouvait trop modestes; mais les valets lui en firent essayer un qui semblait avoir été fait pour sa taille et qui l'éblouit, quoiqu'il fût un peu passé. C'était un pourpoint à manches tailladées avec un haut-de-chausses et un manteau, le tout de velours bleu et brodé d'or. Il s'attacha à celui-là et le marchanda. Le fripier lui fit compliment sur la délicatesse de son goût et ajouta : « Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume et qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours, il n'y en a point de plus beau; et, pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. — Combien, dit Gil Blas, voulez-vous le vendre? — Soixante ducats, répondit le fripier : je les ai refusés ou je ne suis pas un honnête homme. » L'alternative était convaincante! Gil Blas en offrit quarante-cinq; il en valait peut-être la moitié. « Seigneur gentilhomme, reprit froidement le fripier, je ne surfais point, je n'ai qu'un mot. » Et, de peur de manquer son bel habit, Gil Blas s'empressa de donner les soixante ducats.

Ne le blâmons pas trop, il a sa jeunesse pour excuse.

Son ignorance de la vie n'allait pas tarder à lui jouer un bien autre tour. Ayant eu l'imprudence de se confier à son hôte, celui-ci s'offrit à lui procurer un domestique fidèle. Gil Blas accepta avec reconnaissance et, quelques jours après, son fidèle domestique disparaissait en lui emportant ses mille ducats!

« Que faire? Se demande notre héros. — Imite-moi, lui répond un condisciple qu'il retrouve juste à point sous la livrée d'un valet. Le métier de laquais est pénible pour un imbécile, mais il a des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance et le mène ensuite par le nez. Il vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son soûl, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger. »

Voilà Gil Blas convaincu. Mais son premier essai n'est pas heureux. Le chanoine chez qui il est entré lui promet de le coucher sur son testament, et Gil Blas, plein de zèle, fait son service en conscience, jamais ne se plaint d'être toutes les nuits sur pied. Imaginez-vous son désappointement quand, après la mort de son maître, il s'entend lire l'article suivant du testament : « *Item*, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres et mes manuscrits, sans aucune exception. » Or la prétendue bibliothèque ne se composait que du



Parfait Cuisinier et d'un *Traité des indigestions!* avec la manière de les guérir; quant aux manuscrits, le plus curieux contenait toutes les pièces d'un procès que le chanoine avait eu jadis. Abandonnant le tout, Gil Blas s'en va à la recherche d'une autre condition; mais sa satisfaction de lui-même et sa confiance en autrui sont bien ébranlées!

Un médecin de Valladolid, l'illustre Sangrado, le prend pour aide et lui enseigne d'un coup tous les secrets de la médecine : « Les autres médecins, dit-il, en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles; moi, je prétends t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine à fond. » Or, il arriva qu'il y eut beaucoup de malades cette année-là; il ne se passait pas de jour que le maître et son élève ne vissent huit ou dix malades, ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu. Le résultat était infaillible : rarement les deux médecins faisaient trois visites à un même malade; dès la seconde, on leur apprenait qu'il venait d'être enterré ou ils le trouvaient à l'agonie.

Gil Blas, qui n'avait pas encore eu le temps de s'endurcir au meurtre, finit par éprouver des remords. « Monsieur, dit-il un soir au docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode; cependant tous mes malades vont en l'autre monde; on dirait qu'ils prennent plaisir à mourir pour discréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portait en terre. — Mon enfant, lui répondit Sangrado, je pourrais te

dire à peu près la même chose; je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains; et, si je n'étais pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirais mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. — Changeons de pratique, reprit Gil Blas;



« APPRENEZ QUE CET HABIT A ÉTÉ FAIT POUR UN DES PLUS GRANDS SEIGNEURS DU ROYAUME. »

donnons, par curiosité, des préparations chimiques à nos malades; essayons le kermès : le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude et nos saignées. — Je ferais volontiers cet essai, répliqua Sangrado, si je n'avais pas publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson : veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage ? — Vous avez bien raison, conclut Gil Blas; il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis; ils diraient que vous vous laissez désa-

buser; ils vous perdraient de réputation. Périssent plutôt le peuple, la noblesse et le clergé! »

Les deux associés continuèrent à travailler sur nouveaux frais, de manière qu'en moins de six semaines ils firent autant de veuves et d'orphelins que le siège de Troie. Il semblait que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisait de funérailles. Et Gil Blas, qui touchant plus d'honoraires avait moins de remords, commençait à trouver que la médecine était une fort bonne invention, quand une riche veuve eut la fâcheuse idée d'avoir recours à ses bons soins. En quatre jours il l'expédia. Or, la défunte s'était fiancée à un spadassin, et celui-ci, dans la fureur de son mariage manqué, jura qu'à sa première rencontre avec Gil Blas, il lui passerait son épée au travers du corps. Gil Blas l'apprit et jugea prudent de disparaître.

Sa vie s'écoule de la sorte, ballottée d'une aventure à une autre, dans un monde « de coquins, de demi-coquins surtout, et de fripons mitigés, parmi lesquels surnagent quelques honnêtes gens ». Quelquefois il se laisse aller, lui aussi, à des actes blâmables; mais, un peu par honnêteté native, beaucoup par crainte des gens de justice, il se garde des grosses friponneries. Il va même s'améliorant de jour en jour; les mauvais exemples ont peu de prise sur lui. C'est ainsi qu'après avoir vu partout les valets dérober le bien de leurs maîtres, il reste intègre et capable d'épouser les intérêts de ceux qu'il sert.

« Je suis riche, lui dit le comte Galiano en le prenant à son service; mais ma dépense va tous les ans fort au delà de mes revenus. Et pourquoi? c'est qu'on me vole, c'est qu'on me pille. Je suis dans ma maison comme dans un bois rempli de voleurs. Je

veux faire observer mes gens par un homme qui ait droit d'inspection sur leur conduite; et c'est vous que je choisis pour cette commission. Si vous vous en acquittez bien, soyez sûr que vous ne servirez pas un ingrat. » Le soir même, Gil Blas fut proclamé surintendant de la maison. Son premier soin fut de se faire donner un état des provisions, de visiter la cave et de prendre connaissance de tout ce qu'il y avait dans l'office en argenterie et en linge. Il réforma ensuite les abus avec une telle rigueur qu'en quatre mois la dépense diminua de trois mille ducats. Son maître le comblait de louanges et prenait de jour en jour plus d'affection pour lui. Mais, par malheur, Gil Blas tomba malade; la fièvre le prit et il perdit toute connaissance. Quand il revint à lui, il se trouva abandonné dans une chambre garnie où le bon seigneur l'avait fait transporter dès le second jour, de peur qu'il ne mourût chez lui, et lui-même était parti sans plus se mettre en peine du phénix des intendants. Gil Blas s'en consola en se disant que les personnes de qualité étaient sujettes à ces fautes de mémoire.

Quelles que soient les déceptions, en effet, il ne s'emporte jamais contre l'injustice; il a de la philosophie et connaît la nature humaine. « J'ai été un sot, se dit-il, et je suis puni de ma sottise. »

Ce trait essentiel de son caractère se révèle encore dans son aventure avec l'archevêque de Grenade. Ce prélat l'avait pris pour secrétaire en lui disant : « On trouve mes écrits également forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps et me sauver avec toute ma réputation; lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir : je m'en rapporterai à ton jugement. » Or, l'archevêque eut une attaque

d'apoplexie et ses écrits ne tardèrent pas à s'en ressentir. Un jour, Gil Blas lui dit : « Puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi ? » Ces paroles firent pâlir l'archevêque, qui dit avec un sourire forcé : « Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût? — Je ne dis pas cela, Monseigneur, interrompit le pauvre secrétaire, tout déconcerté en voyant l'effet produit par sa franchise. Je la trouve excellente, quoique un peu au-dessous de vos autres ouvrages. — Je vous entends, répliqua l'archevêque; je vous parais baisser, n'est-ce pas? Tranchez le mot : vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite? — Je n'aurais pas été assez hardi, répondit le pauvre Gil Blas, pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très humblement de ne me point savoir mauvais gré de ma hardiesse... — A Dieu ne plaise, interrompit le prélat, à Dieu ne plaise que je vous la reproche! Je ne trouve point du tout mauvais que vous me disiez votre sentiment. C'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été furieusement la dupe de votre intelligence bornée!... N'en parlons plus, mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour démêler le vrai du faux. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui a le malheur de n'avoir pas votre approbation. Mon esprit, grâces au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents. » Et, poussant Gil Blas par les épaules hors de son cabinet, il lui dit de se faire donner cent ducats et d'aller chercher un autre

poste : procédé évidemment injuste, mais dont Gil Blas se consola vite en se disant qu'il avait été bien naïf de vouloir ouvrir les yeux à un auteur accoutumé à s'entendre louer.

Tant de souplesse finit par être récompensée. Gil Blas, devenu secrétaire du premier ministre d'Es-

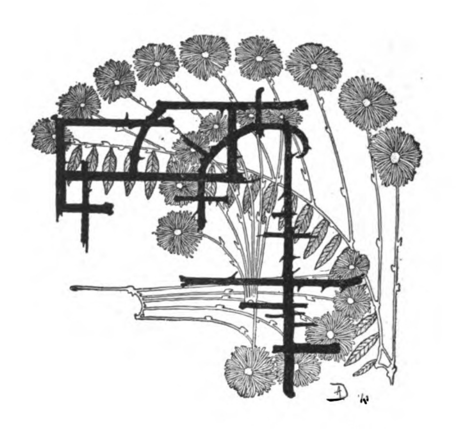


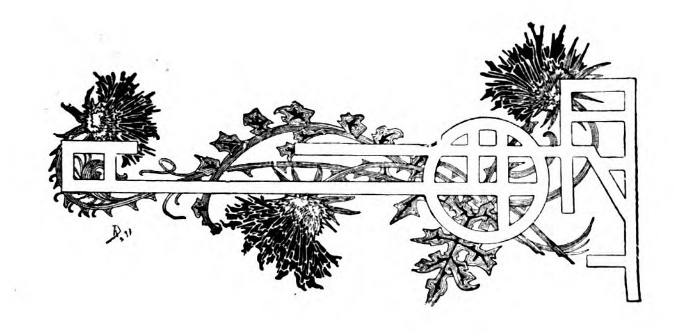
GIL BLAS CHASSÉ PAR L'ARCHEVÊQUE DE GRENADE.

pagne, le duc de Lerme, gagna la confiance de son maître et sut la conserver. Sans scrupule, il se mit à vendre les faveurs que sa position lui permettait d'obtenir du tout-puissant ministre, et, en peu de temps, il fit une grosse fortune; mais ses mœurs se corrompirent. Avant d'être à la cour, il était compatissant et charitable de son naturel; il y devint plus dur qu'un caillou. Sa conscience se réveilla avec la disgrâce, qui vint un jour sous la forme d'un empri-

sonnement dans la tour de Ségovie, où seigneur Gil Blas fut déposé brusquement sur la paille d'un cachot. Toutefois cette disgrâce dura peu : redevenu le favori d'un nouveau ministre, le comte d'Olivarès, Gil Blas se montra honnête et servit l'État de son mieux; après quoi, il se retira dans son château où il acheva paisiblement sa vie.

Gil Blas n'a rien d'héroïque : c'est un bon garçon, sans malice, sans grande délicatesse, sans bravoure, « qui ne prend jamais la vie au tragique, qui se relève et se console vite de toutes ses disgrâces, toujours tourné vers l'avenir, jamais vers le passé, toujours en action, jamais rêveur ni contemplatif, que l'expérience mène rudement de la vanité puérile à l'égoïsme calculateur et qui finit par s'élever assez tard à une solide, encore qu'un peu grosse moralité (Lanson) ».





VI

Figaro.



BEAUMARCHAIS.

Figaro, principal personnage de deux comédies célèbres de **Beaumarchais,** *le Barbier de Séville* (1775) et *le Mariage de Figaro* (1784), est resté comme un symbole d'esprit, d'audace et d'effronterie. Successivement valet de grand seigneur, employé, homme de lettres, barbier il parcourt l'Espagne, « accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre et partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, se moquant des sots, bravant les méchants, riant de sa misère et faisant la barbe à tout le monde ».

« Qui t'a donné une philosophie si gaie ? lui demande son maître, le comte Almaviva.

— L'habitude du malheur, répond Figaro ; je me

presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

Sa gaieté ne respecte rien; une joyeuse insolence fait le fond de son caractère.

« Je n'irai pas, dit un personnage, lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

— Qu'une cruche! » achève Figaro.

A son maître qui s'écrie : « Les domestiques ici sont plus longs à s'habiller que les maîtres », il répond : « C'est qu'ils n'ont point de valet pour les y aider. »

« Tu as une réputation détestable », lui dit encore le comte Almaviva.

La réplique est cinglante :

« Et si je vaux mieux qu'elle? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant? »

Il excelle dans l'intrigue; jamais il n'est à court d'expédients. S'agit-il, par exemple, d'introduire le comte Almaviva dans la maison du docteur Bartholo, à l'insu de celui-ci, en un tour de main Figaro se débarrasse de la domesticité. En qualité de barbier-chirugien, il donne un narcotique à L'Eveillé, un sternutatoire à La Jeunesse, et il saigne au pied la gouvernante Marceline; il n'y a pas jusqu'à la mule du docteur, pauvre bête aveugle, sur les yeux de laquelle il ne fasse appliquer un cataplasme. Aussi, rien de plus comique que le dialogue du docteur Bartholo avec ses domestiques :

Bartholo. — Où étais-tu, L'Éveillé?

L'Éveillé. — Monsieur, j'étais... aah, aah, aah...

Bartholo. — A machiner quelque espièglerie, sans doute. Et tu n'as pas vu ce damné barbier?

L'Éveillé. — Sûrement je l'ai vu, puiqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il a dit. Il faut bien que



« JE M'EMPRESSE DE RIRE DE TOUT, DE PEUR D'ÊTRE OBLIGÉ D'EN PLEURER. »

ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en... en... tendant parl... aah, aah, aah...

Pendant que L'Éveillé bâille, La Jeunesse arrive en éternuant :

Bartholo. — Tu éternueras dimanche.

La Jeunesse. — Voilà plus de cinquante... atchi!



BARTHOLO QUERELLANT FIGARO.

cinquante fois... atchi... dans un moment... atchi... Je suis brisé!

Bartholo. — Et t'chi, et t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

Figaro survient :

« Que direz-vous, monsieur le zélé, lui crie Bartholo, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le crâne! Que leur direz-vous?

— Ce que je leur dirai?

— Oui!

— Je leur dirai... Eh! parbleu, je dirai à celui qui éternue : *Dieu vous bénisse!* et *va te coucher* à celui qui bâille!

— On n'est pas de cette extravagance-là! Vous feriez bien mieux de me payer les cent écus que vous me devez.

— Doutez-vous de ma probité, Monsieur? Vos cent écus, j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie que de les nier un seul instant!

— Vous le prenez bien haut, Monsieur; sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

— Nous différons en cela, monsieur; moi je lui cède toujours. »

Et, pour ne pas laisser à son interlocuteur le moindre doute sur le sens de la réplique, Figaro lui tourne le dos.

Avec le temps, le joyeux drôle se modifie un peu, et, au déclin de sa jeunesse, on le retrouve toujours spirituel et effronté, mais aigri contre la société qui dédaigne les gens d'esprit et qui n'a de faveurs que pour les grands qui se sont seulement « donné la peine de naître ». Nulle puissance n'échappe à ses railleries amères.

Il est persuadé qu'un grand « nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal ». Et, parlant au comte Almaviva, il s'écrie :

« Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets? »

Avec quelle énergie il exprime son mépris pour les courtisans et les fonctionnaires!

« J'étais né, dit-il, pour être courtisan.

SUZANNE. — On dit que c'est un métier si difficile !

FIGARO. — Recevoir, prendre et demander : voilà le secret en trois mots.

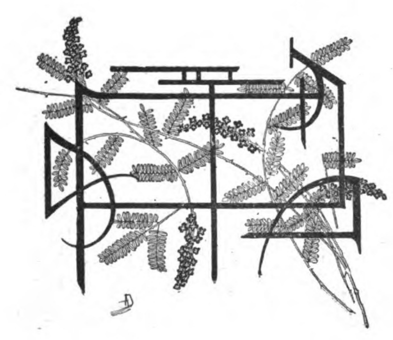
ALMAVIVA. — Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

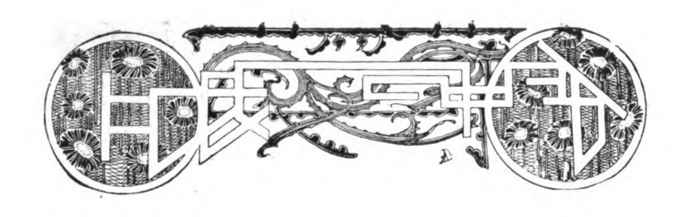
FIGARO. — De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout. »

Il raille la loi, « indulgente aux grands, dure aux petits », et ridiculise la politique. « Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend ; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point, s'enfermer pour tailler des plumes et paraître profond quand on n'est que vide et creux, répandre des espions et pensionner des traîtres : voilà toute la politique, ou je meure ! »

L'amertume de ces plaintes fait pressentir la Révolution, qui allait éclater six ans plus tard.

Figaro, avec son intelligence supérieure à la condition où il se trouve réduit, est, comme Gil Blas, de la famille de Panurge.





VII

Scapin.



MOLIÈRE.

Au théâtre, **Scapin** est le type du valet rusé, menteur et intrigant. Il est d'origine italienne, mais on peut dire que **Molière** l'a créé à nouveau dans l'une de ses comédies les plus divertissantes : *Les Fourberies de Scapin* (1671). Il s'y définit lui-même ainsi : « J'ai reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; et je puis dire sans vanité qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues que moi. »

Ce que Scapin dénomme *gentillesses d'esprit*, c'est, par exemple, boire le vin d'Espagne de son maître, puis faire une fente au tonneau pour donner à croire que le vin s'est échappé; c'est garder pour soi une montre qu'on l'a envoyé porter et rentrer au logis les habits couverts de boue, le visage en sang, en disant

que des voleurs lui ont dérobé la montre après l'avoir battu; c'est encore se déguiser en loup-garou et rouer de coups son jeune maître pour lui ôter l'envie de courir la ville de nuit, et, de la sorte, assurer son propre sommeil à lui, Scapin.

On voit qu'il n'a pas tort de vanter la fertilité de son esprit en fourberies; il n'a pas moins raison quand il assure qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues. La pièce en fournit la preuve : Léandre et Octave ont besoin, l'un de cinq cents écus, l'autre de deux cents pistoles. Pas plus l'un que l'autre, ils n'ont chance de les obtenir de leurs parents qui sont en ce moment fort mécontents d'eux, car l'un s'est marié en secret et l'autre s'est fiancé contre le gré paternel. Ils chargent Scapin de leurs intérêts et celui-ci a tôt fait son plan : effrayer le père d'Octave, Argante, qu'il sait poltron; abuser de la crédulité du père de Léandre, Géronte, qu'il sait naïf.

A Argante il dit : « Monsieur, vous voulez faire casser le mariage de votre fils; vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines. J'ai trouvé un autre moyen. La jeune fille a un frère; c'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tout à coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai tant tourné de tous les côtés qu'il a prêté l'oreille à mes propositions, et il donnera son consentement à rompre le mariage pourvu que vous lui donniez de l'argent.

— Et qu'a-t-il demandé? dit Argante.

Scapin. — Oh! d'abord, des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE. — Et quoi?

— SCAPIN. — Il ne parlait pas moins de cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE. — Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer! Se moque-t-il des gens?

SCAPIN. — C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions. Après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée; et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service et je n'en saurais avoir un qui soit tant peu raisonnable à moins de soixante pistoles.



SCAPIN.

ARGANTE. — Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN. — Il faudra le harnais et les pistolets; et cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.—Vingt pistoles et soixante, ce serait quatre-vingts. C'est beaucoup; mais, soit! je consens à cela.

SCAPIN. — Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet qui coûtera bien trente pistoles.

Argante. — Comment, diantre! Qu'il se promène, il n'aura rien du tout.

Scapin. — Monsieur!

Argante. — Non : c'est un impertinent.

Scapin. — Voulez-vous que son valet aille à pied?

Argante. — Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

Scapin. — Mon Dieu, monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie ; et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

Argante. — Hé bien, soit : je me résous à donner encore ces trente pistoles.

Scapin. — Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter...

Argante. — Oh! qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est trop; et nous irons devant les juges.

Scapin. — De grâce! monsieur...

Argante. — Non, je n'en ferai rien.

Scapin. — Monsieur, un petit mulet.

Argante. — Je ne lui donnerai pas seulement un âne.

Scapin. — Considérez...

Argante — Non : j'aime mieux plaider. »

Survient alors Sylvestre, un ami de Scapin qui s'est chargé de jouer le rôle du spadassin.

« Scapin, dit-il, fais-moi connaître un peu cet Argante qui est père d'Octave. Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

Scapin. — Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

Sylvestre. — Par la mort! par la tête! par le ventre! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je



SCAPIN EFFRAYANT LE PÈRE D'OCTAVE.

être roué tout vif. S'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre... »

Et Argante épouvanté finit par consentir à donner les deux cents pistoles.

Avec Géronte, Scapin s'avise d'un autre tour qui met aux prises l'avarice du bonhomme et son affection paternelle. Il l'aborde avec tous les signes d'une grande douleur :

« O ciel! ô disgrâce imprévue! ô misérable père! Pauvre Géronte, que feras-tu?

— Qu'y a-t-il, Scapin? » demande Géronte.

SCAPIN. — Monsieur...

GÉRONTE. — Quoi?

SCAPIN. — Monsieur, votre fils...

GÉRONTE. — Hé bien! mon fils?

SCAPIN. — Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE. — Et quelle?...

SCAPIN. — Nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. — Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

SCAPIN. — Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

GÉRONTE. — Comment, diantre! cinq cents écus! Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

SCAPIN. — C'est à vous, monsieur, d'aviser promp-



« QUE DIABLE ALLAIT-IL FAIRE DANS CETTE GALÈRE ? »

tement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Géronte. — Que diable allait-il faire dans cette galère?

Scapin. — Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

Géronte. — Va-t-en, Scapin, va-t-en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Scapin. — La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

Géronte. — Que diable allait-il faire dans cette galère?

Scapin. — Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

Géronte. — Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

Scapin. — Quoi, monsieur?

Géronte. — Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

Scapin. — Hé! monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

Géronte. — Que diable allait-il faire dans cette galère?

Scapin. — Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

Géronte. — Tu dis qu'il demande...

Scapin. — Cinq cents écus.

Géronte. — Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

Scapin. — Vraiment oui, de la conscience à un Turc!

Géronte. — Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?

Scapin. — Oui, monsieur; il sait que c'est mille cinq cents livres.

Géronte. — Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

Scapin. — Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

Géronte. — Mais que diable allait-il faire dans cette galère?

Scapin. — Il est vrai. Mais quoi! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

Géronte. — Tiens, voilà la clef de mon armoire.

Scapin. — Bon.

Géronte. — Tu l'ouvriras.

Scapin. — Fort bien.

Géronte. — Tu trouveras une grosse clé du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

Scapin. — Oui.

Géronte. — Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

Scapin. — Eh! monsieur, rêvez-vous? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites, et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

Géronte. — Mais que diable allait-il faire dans cette galère?

Scapin. — Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître! peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

Géronte. — Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

Scapin. — Dépêchez donc vite, monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

Géronte. — N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

Scapin. — Non. Cinq cents écus.

Géronte. — Cinq cents écus!

Scapin. — Oui.

Géronte. — Que diable allait-il faire dans cette galère?

Scapin. — Vous avez raison, mais hâtez-vous.

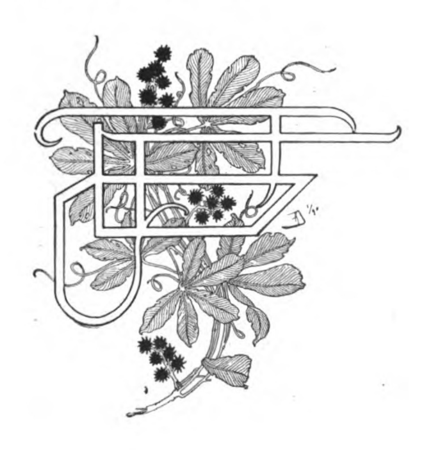
Géronte. — N'y avait-il point d'autre promenade?

Scapin. — Cela est vrai, mais faites promptement

Géronte. — Ah! maudite galère!

Et Géronte finit comme Argante, par donner les cinq cents écus qu'on lui réclame.

On voit que Scapin ne s'embarrasse d'aucun scrupule. A son immoralité, on ne peut trouver d'autre atténuation que son absence de méchanceté et son dévouement à son jeune maître.





VIII

Crispin.


REGNARD.

Plus immoral que Scapin, Crispin ne peut alléguer pour excuse le dévouement à son jeune maître : non qu'il ne prenne pas ses intérêts, mais il ne se dévoue qu'en proportion des gages qu'il reçoit.

Ce type paraît pour la première fois dans *L'Ecolier de Salamanque* (1651) de Scarron; mais c'est **Lesage** dans *Crispin rival de son maître* (1707), et, surtout, c'est **Regnard** dans *Le légataire universel* (1708), qui l'ont achevé de peindre.

Dans le *Légataire universel*, Éraste, neveu de Géronte, promet trois cents livres de rentes à son valet Crispin si, par ses intrigues, celui-ci réussit à lui assurer la succession totale de l'oncle, au détriment des collatéraux.

Alléché par la promesse de pension, Crispin s'écrie :

Il est très nécessaire
Que le susdit neveu soit nommé légataire.

Et Lisette, servante de Géronte, aidant. le vieillard en vient à promettre à Éraste de l'instituer légataire universel, à la réserve de 40 000 écus dont il veut disposer « *pour deux parents lointains et qu'il n'a jamais vus* ».

A cette nouvelle, Crispin s'indigne. « Cela ne sera pas! » s'écrie-t-il.

De la succession, les parents n'auront rien;
Et je veux que Géronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient déshérités, de plus qu'il les maudisse,
Eux et leur descendants à perpétuité,
Et tous les rejetons de leur postérité.

Or, de ces deux parents, l'un est un gentilhomme bas-normand, fils d'une sœur de Géronte, et l'autre une baronne du Maine, fille de son frère.

Que fait Crispin? Il se déguise en gentilhomme campagnard et vient se présenter à Géronte en ces termes :

Je suis votre neveu...
De plus votre héritier, venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre succession.

GÉRONTE.

C'est bien fait, et je loue assez l'intention.
Quand vous en allez-vous?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre?
Cela dépend du temps que vous avez à vivre.



CRISPIN MÉDITANT UN TOUR DE SA FAÇON.

Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai
Qu'après vous avoir vu, bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.
. . . .
Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complètes,



GÉRONTE CHASSANT CRISPIN.

Que je vais manier de l'or à pleine main :
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je sais que, pour un sou, d'une ardeur héroïque,
Vous vous feriez fesser dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis en plus d'un lieu
Le titre d'usurier et de fesse-mathieu

GÉRONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que, si de mes deux bras j'avais encore l'usage,
Je vous ferais sortir par la fenêtre ?

CRISPIN.

Moi?

GÉRONTE.

Oui, vous; et dans l'instant sortez.

CRISPIN.

Ah! par ma foi,
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte!
C'est à vous de sortir et de passer la porte.
La maison m'appartient : ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encore vivre et mourir.
(S'adressant à Lisette)... Allons, ma mie,
Bonne chère, grand feu; que la cave enfoncée
Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée;
Fais main basse sur tout : le bonhomme a bon dos:
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.

GÉRONTE, à part.

Grands dieux! vit-on jamais insolence semblable!

LISETTE, bas à Géronte.

Ce n'est pas un neveu, monsieur, mais c'est un diable;
Pour le faire sortir employez la douceur.

GÉRONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie :
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord, mais quand viendra ce jour?

GÉRONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre;
Et je n'ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six ; mais après, ventrebleu !
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse.

. . . .



CRISPIN DÉGUISÉ EN FEMME VEUVE.

Après avoir tué dans le vieillard toute bienveillance pour le neveu bas-normand, Crispin se déguise en femme veuve et de nouveau s'en vient se présenter, cette fois, en qualité de nièce.

Et Géronte de lui dire avec une certaine inquiétude :

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine ?

— Un procès! répond Crispin; mais

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amène
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.
Ayant appris, monsieur, par gens digne de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, et que je crois,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur...

GÉRONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous blesse,
Puisqu'il est copié d'après la vérité?

GÉRONTE.

Je ne sais qui retient l'effet de ma colère.

CRISPIN.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, monsieur, assembler vos parents;
Et, pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,
De manger notre bien, et vous perdre vous-même,
Nous avons résolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en observant les lois.

GÉRONTE.

Moi, me faire interdire! Ah ciel! quelle famille!
. . . .
Sortez d'ici, madame, et que, de votre vie,
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie.
Sortez d'ici, vous dis-je, et sans vous arrêter...

Et l'infortuné Géronte, incapable d'en dire plus, se traîne jusqu'à son lit où il tombe évanoui; par la

suite, jamais plus il ne manifeste l'intention de laisser la moindre chose à son neveu bas-normand, ni à la nièce du Maine.

En somme, c'est là un tour d'escroc, et tous les traits de Crispin sont de cette nature; aussi, au XVIII[e] siècle, appelait-on crispinade toute pièce de théâtre où un père, un oncle, un tuteur, était dupé par un valet impudent.





M. POIRIER. M. JOURDAIN. M. DIMANCHE. M. JOSSE. M. GUILLAUME.

IX

Types bourgeois.

MONSIEUR JOSSE, MONSIEUR GUILLAUME, MONSIEUR DIMANCHE, MONSIEUR JOURDAIN, MONSIEUR POIRIER.

Apreté au gain, sottise, vanité : tels sont les défauts propres aux types bourgeois créés par les grands écrivains.

Monsieur Josse, Monsieur Guillaume.

Ces traits sont déjà bien marqués chez **M. Guillaume**, le riche marchand drapier de l'*Avocat Pathelin*, chef-d'œuvre du moyen âge dont l'auteur est inconnu.

M. Guillaume n'a jamais fait crédit à un inconnu, mais vient maître Pathelin qui prétend retrouver sur son visage la majesté de feu Guillaume Joceaulme le

père et les charmes d'une tante défunte, la bonne Laurence.

Et le vaniteux drapier laisse, pour la première fois de sa vie, emporter son drap contre promesse de paiement, non toutefois sans l'avoir vendu beaucoup plus cher qu'il ne valait : excellent trait de vérité, car la vanité, à quelque point qu'elle s'enfle, ne peut détruire tout d'un coup l'amour du gain devenu une préoccupation de tous les instants, le ressort de tous les actes.

Gagner, gagner toujours : c'est encore le trait qui donne tant de relief aux deux personnages de **M. Josse** et de **M. Guillaume**, quoiqu'ils ne fassent qu'une apparition fugitive dans la comédie de Molière, *l'Amour médecin* (1665). Un père, Sganarelle, voyant sa fille plongée dans une mélancolie profonde s'en va demander un conseil à ses deux compères, M. Josse l'orfèvre et M. Guillaume le tapissier.

« Pour moi, dit M. Josse, je tiens que la braverie et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles; et si j'étais que de vous, je lui achèterais dès aujourd'hui une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

— Et moi, s'écrie M. Guillaume, si j'étais en votre place, j'achèterais une belle tenture de tapisserie de verdure ou à personnages, que je ferais mettre à sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue. »

Mais Sganarelle, qui connaît son monde, réplique :

« Ces conseils sont admirables, assurément; mais je les tiens un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez

la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Aussi, quoique vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. »

Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse. Le mot méritait de rester et, de fait, il est passé en proverbe.

Monsieur Dimanche.

Après fortune faite, l'âpreté au gain s'atténue, disparaît, et la vanité n'ayant plus son contre-poids fait des ravages dans l'âme naïve de l'enrichi d'hier. Il rougit d'avoir été marchand, dédaigne ses amis d'autrefois et ne se tient plus d'aise le jour où il fait connaissance d'un grand seigneur qui consent à le gruger sans vergogne.

Voyez **M. Dimanche**, première esquisse de l'illustre **M. Jourdain.** Don Juan lui doit une grosse somme; mais, dit-il, « il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent ». Et, de fait, le grand seigneur est admirable dans sa manière d'éconduire l'importun qui une fois s'est enhardi à venir présenter une timide réclamation :

Don Juan. — Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir et que je veux de mal à mes gens de ne pas vous avoir fait entrer d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne, mais cet ordre n'était pas pour vous et vous êtes en droit de ne jamais trouver de porte fermée chez moi.

M. Dimanche. — Je vous suis fort obligé. J'étais venu...

Don Juan. — Allons, vite un siège pour M. Dimanche.

M. Dimanche. — Monsieur, je suis bien comme cela.

Don Juan. — Je veux que vous soyez assis contre moi.

M. Dimanche. — Cela n'est point nécessaire.

Don Juan. — Otez ce pliant et apportez un fauteuil.

M. Dimanche. — Monsieur, vous vous moquez, et...

Don Juan. — Non, non, je sais ce que je vous dois! et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dimanche. — Monsieur...

Don Juan. — Allons, asseyez-vous.

M. Dimanche. — Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

Don Juan. — Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dimanche. — Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

Don Juan. — Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes assis.

M. Dimanche. — Monsieur, je fais ce que vous voulez, je...

Don Juan. — Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dimanche. — Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

Don Juan. — Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dimanche. — Je voudrais bien...

Don Juan. — Comment se porte Mme Dimanche, votre épouse?

M. Dimanche. — Fort bien, monsieur, Dieu merci.

Don Juan — C'est une brave femme.

M. Dimanche. — Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

Don Juan. — Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

M. Dimanche. — Le mieux du monde.

Don Juan. — La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

M. Dimanche. — C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

Don Juan. — Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. Dimanche. — Toujours de même, monsieur. Je...

Don Juan. — Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. Dimanche. — Plus que jamais, monsieur; nous ne saurions enchérir.

Don Juan. — Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dimanche. — Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

Don Juan. — Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

M. Dimanche. — Monsieur, je suis votre serviteur.

Don Juan. — Sans façon, voulez-vous souper avec moi?

M. Dimanche. — Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

Don Juan, se levant. — Allons, vite un flambeau pour conduire monsieur Dimanche et que quatre ou cinq gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. Dimanche, se levant aussi. — Monsieur, il n'est pas nécessaire et je m'en irai bien tout seul. Mais...

Don Juan. — Comment! Je veux qu'on vous escorte et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. Dimanche. — Ah! Monsieur...

Don Juan. — C'est une chose qui ne se cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dimanche. — Si...

Don Juan. — Voulez-vous que je vous reconduise?

M. Dimanche. — Ah! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

Don Juan. — Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

(Il sort.)

Il sort et il laisse sa dupe confuse, ravie d'un pareil accueil, mais somme toute assez mécontente du résultat.

Monsieur Jourdain.

L'épanouissement eût été plus complet chez **Monsieur Jourdain**. Celui-ci voudrait rompre toute attache avec le passé; il est le *Bourgeois Gentilhomme*, c'est-à-dire le bon bourgeois vieilli derrière son comptoir qui s'efforce de singer les gentilshommes de cour, le nigaud qui a fort peu fréquenté l'école et pas du tout les réunions de bon ton et qui met sa cervelle, son échine et ses jarrets à une rude épreuve pour se donner les apparences d'un petit-maître. Ce type de vanité a été créé par Molière dans sa comédie *Le Bourgeois Gentilhomme* (1670).

M. Jourdain a entendu dire que les gens de qualité apprennent la danse, la musique, l'escrime et la philosophie



M. JOURDAIN PRENANT SA LEÇON DE DANSE.

« J'apprendrai donc tout cela aussi », dit-il.

Et il fait venir des professeurs qui l'ont bientôt jugé :

« C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, dit l'un, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit; il a du discernement dans sa bourse; ses louanges sont monnayées. »

On ne savait mieux dire; c'est bien en effet l'argent qui fait toute la valeur de M. Jourdain. Chacune des leçons qu'il prend montre un nouveau côté de sa réjouissante bêtise. Voyez-le avec le maître de philosophie :

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous apprendre?

M. JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. JOURDAIN. — Oh! oui, je sais lire et écrire.

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN. — Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl quand il m'en prend envie.

Maitre de philosophie. — Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. Jourdain. — Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

Maitre de philosophie. — La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jourdain. — Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

Maitre de philosophie. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

Jourdain. — Apprenez-moi l'orthographe.

Maitre de philosophie. — Très volontiers.

M. Jourdain. — Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point... Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je souhaiterais que vous m'aidassiez à écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber aux pieds d'une grande dame.

Maitre de philosophie. — Fort bien.

M. Jourdain. — Ce sera galant, oui.

Maitre de Philosophie. — Sans doute. Sont-ce des vers que vous voulez lui écrire ?

M. Jourdain. — Non, non, point de vers.

Maitre de philosophie. — Vous ne voulez que de la prose ?

M. Jourdain. — Non, je ne veux ni prose, ni vers.

Maitre de philosophie. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre ?

M. Jourdain. — Pourquoi?

Maitre de philosophie. — Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. Jourdain. — Il n'y a que la prose ou les vers?

Maitre de philosophie. — Oui, monsieur; tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jourdain. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

Maitre de philosophie. — De la prose.

M. Jourdain. — Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose?

Maitre de philosophie. — Oui, monsieur.

M. Jourdain. — Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela.

Ainsi, M. Jourdain est bien un parfait ignorant, plus même : un sot.

Voyez-le maintenant faire le paon :

Le Maitre tailleur. — Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. Jourdain. — Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

Maitre tailleur. — Ils ne s'élargiront que trop.

M. Jourdain. — Oui, si je romps toujours des mailles.

Maitre tailleur. — Tenez, voilà le plus bel habit de la cour et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir;

et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. Jourdain. — Qu'est-ce que ceci? vous avez mis les fleurs en bas.

Maitre tailleur. — Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en haut.

M. Jourdain. — Est-ce qu'il faut dire cela?

Maitre tailleur. — Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. Jourdain. — Les personnes de qualité portent les fleurs en bas?

Maitre tailleur. — Oui, monsieur.

M. Jourdain. — Oh! voilà qui est donc bien. Vous avez fort bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

Maitre tailleur. — Belle demande! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste.

M. Jourdain. — La perruque et les plumes sontelles comme il faut?

Maitre tailleur. — Tout est bien. Voulez-vous mettre votre habit?

M. Jourdain — Oui, donnez-moi.

Maitre tailleur. — Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres. Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres la camisole; puis ils lui mettent son habit neuf pendant que la musique se fait entendre :

Garçon tailleur. — Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

M. Jourdain. — Comment m'appelez-vous?

Garçon tailleur. — Mon gentilhomme.

M. Jourdain. — « Mon gentilhomme! » Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme. » Tenez, voilà pour « mon gentilhomme ».

Garçon tailleur. — Monseigneur, nous vous sommes obligés.

M. Jourdain. — « Monseigneur! » oh! oh! « Monseigneur! » Attendez, mon ami. « Monseigneur » mérite quelque chose et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

Garçon tailleur. — Monseigneur nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

M. Jourdain. — « Votre Grandeur! » Oh! oh! oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur! » (Bas, à part). Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (Haut). Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

Garçon tailleur. — Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

M. Jourdain. — Il a bien fait : je lui allais tout donner.

Deux traits achèveront de peindre le *Bourgeois Gentilhomme.*

En dépit de Mme Jourdain, femme de grand bon sens et qui ne manque pas à lui rappeler vertement son origine, M. Jourdain refuse la main de sa fille à un homme accompli :

« Touchez là, monsieur : vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.



Mme JOURDAIN. — Votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M. JOURDAIN. — Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur et je veux la faire marquise.

Mme JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux pas qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher, en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

M. JOURDAIN. — Voilà bien des sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille

sera marquise en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse. »

Aussi ouvre-t-il sa porte toute grande à un noble escroc qui le gruge de cent façons et lui fait faire tout ce qu'il veut en lui disant :

« Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi! »

Monsieur Poirier.

Après la Révolution, M. Jourdain se transforme, du moins quant au dehors. La noblesse, dépouillée de ses privilèges, boude la société nouvelle et vit à l'écart, mais elle conserve le prestige de souvenirs séculaires, et M. Jourdain, toujours en quête de titres et de décorations, n'a pas renoncé à l'espoir de marier sa fille à un gentilhomme. Il se nomme maintenant **Monsieur Poirier** et sa recherche d'un gendre titré forme le sujet d'une excellente comédie d'Émile Augier : *Le gendre de M. Poirier* (1854).

M. Poirier a fait fortune dans le commerce; ayant des fonds à placer, il cherche un emprunteur et rencontre le marquis de Presles, jeune écervelé ruiné et possesseur de cinq cent mille francs de dettes. Il refuse de lui prêter quoi que ce soit, mais lui accorde sans difficulté la main de sa fille avec un million de dot. Il a réalisé le rêve de M. Jourdain, mais il n'a pas encore réalisé le sien. Il ne veut plus seulement, comme son aïeul, se mêler à la noblesse, il veut être noble lui-même, devenir pair de France, prendre part au gouvernement.

« Le commerce est la véritable école des hommes d'État, dit-il. Qui mettra la main au gouvernail,

sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque ?

— Une barque n'est pas un vaisseau, lui répond avec beaucoup de bons sens son ami Verdelet; un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce. On dirait, ma parole, que le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire... Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne; il y arrondit sa pelote et un beau jour il ferme boutique et s'établit homme d'État... Ce n'est pas plus difficile que cela! Morbleu, messieurs, que ne vous dites-vous aussi bien : « J'ai tant auné du drap que je dois savoir jouer du violon. »

N'importe, M. Poirier a son plan. Le marquis de Presles appartient à une famille légitimiste; il est lui-même de ces fidèles de Charles X qui ne voient en Louis-Philippe qu'un usurpateur. Et le bon M. Poirier s'est dit :

« J'amènerai mon gendre à se rallier au gouvernement de juillet, lequel me paiera ma *commission* en me créant baron. »

On s'imagine quel est son désappointement quand le gendre qu'il a payé si cher refuse d'entrer dans sa combinaison.

L'explication est vive.

« Arrive donc! crie le marquis de Presles à l'un de ses amis, arrive donc! Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? Pourquoi Louis-Gaston de Presles s'est fait sauter à la Hogue? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy? Pourquoi mon grand-père

est mort à Quiberon? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron! »

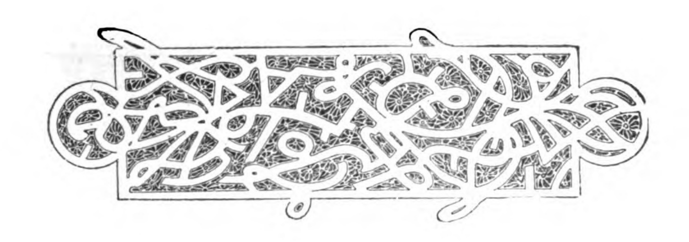
La réponse ne se fait pas attendre :

« Savez-vous, Monsieur, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions en me privant de tout? C'est afin que monsieur le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à la Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien rien faire! »

La rupture serait complète, si, à la fin, la jeune marquise, exquise de grâce et d'un grand cœur, ne réconciliait les deux adversaires.

Mais, on le voit, depuis la Révolution, M. Jourdain n'a pas seulement senti croître démesurément son ambition; il a bec et ongles et sait s'en servir.





X

Harpagon.

On dit d'un homme qui sacrifie tout à son amour de l'argent : *c'est un Harpagon!* Harpagon est en effet le type parfait de l'avare. A l'énoncé de son nom on croit voir le grappin de ses doigts crochus. Ce personnage a été créé par Molière dans sa comédie de *L'Avare* (1668).

Harpagon est un bourgeois opulent; la notoriété de sa fortune et l'obligation de sauver les apparences l'obligent à tenir un certain rang; il a donc un train de maison; mais c'est là un stimulant à son avarice. Écoutez les propos du voisinage et vous commencerez à être édifié sur son compte.

L'un dit qu'il fait imprimer des almanachs particuliers, où il fait doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes auxquels il oblige son monde. L'autre ajoute qu'il a toujours une querelle toute prête à faire à ses valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec lui, pour trouver une raison de ne leur rien donner. Celui-là conte qu'une fois il fit assigner le chat d'un voisin pour avoir mangé un reste de gigot de mouton; celui-ci,

qu'on le surprit une nuit venant dérober lui-même l'avoine de ses chevaux et que son cocher lui donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton.

Jamais on ne parle d'Harpagon que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu, et jamais réputation ne fut mieux méritée. Il a des chevaux, mais ils ne sont pas en état de marcher; on ne peut pas dire qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point; mais Harpagon leur fait observer des jeûnes si austères que ce ne sont plus, comme le dit le cocher, « que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux ».

Un jour, Harpagon s'avise de vouloir donner à dîner. Grande merveille! Il réunit ses serviteurs et leur donne ses ordres. A la femme de charge, il dit: « Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages. » A ses deux valets, il dit : « Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau. »

Maintenant au tour de Maître Jacques, qui cumule les fonctions de cuisinier et de cocher :

« Nous feras-tu bonne chère? demande Harpagon.

— Oui, si vous me donnez bien de l'argent.



HARPAGON METTANT SA CASSETTE EN LIEU SUR.

— Que diable! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire : de l'argent! de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche : de l'argent!...

— Combien serez-vous de gens à table?

— Nous serons huit ou dix; mais il ne faut



HARPAGON DISCUTANT AVEC SON CUISINIER.

prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

— Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq services : potages... entrées...

— Que diable! voilà pour traiter une ville tout entière!

— Rôt...

— Ah! traître! tu manges tout mon bien. »

Et Harpagon ordonne à son cuisinier de se réduire aux mets dont on ne mange guère et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot, bien garni de marrons.

Si encore Harpagon se bornait à l'épargne sordide! mais il n'aime pas seulement l'argent plus que sa réputation, il l'aime plus que l'honneur et, pour augmenter ses richesses, il va jusqu'à pratiquer l'usure, à spéculer honteusement sur les passions des jeunes gens.

Et maintenant voyez les conséquences de cette avarice.

Harpagon a pour ainsi dire vicié l'air autour de lui. Son fils Cléante, à qui il refuse tout, est devenu joueur; bien loin de l'en reprendre, il ose lui dire : « Si vous êtes heureux au jeu, vous devriez en profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez! » Mais Cléante s'endette; il cherche à emprunter; on lui promet de le mettre en rapport avec un usurier et il se trouve en présence de son père! La scène est tragique :

« N'as-tu pas honte, dit Harpagon, de te précipiter dans des dépenses effroyables et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs? »

Et Cléante, qui a perdu tout respect, réplique :

« Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites; de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écus sur écus, et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

— Ote-toi de mes yeux, coquin! ôte-toi de mes yeux!

— Qui est le plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire? »

Méprisé de son fils, Harpagon n'est guère plus respecté de sa fille Élise, qui n'a jamais éprouvé son affection. Elle est en âge de se marier; pour se débarrasser d'elle, Harpagon veut lui faire épouser un vieillard qui consent à la prendre sans dot.

« C'est pour moi, dit-il, une épargne considérable.

— Mais, lui dit-on, le mariage est une grande affaire. Il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

— Sans dot! répond Harpagon, pour qui c'est un argument sans réplique.

— Quantité de pères aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner; ils ne voudraient point les sacrifier à l'intérêt, et chercheraient plus que toute autre chose à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie. »

Et Harpagon interrompt encore avec l'argument irrésistible :

« Sans dot! »

La pauvre Élise courrait grand risque d'être sacrifiée sans retour, si elle n'était aimée d'un jeune homme qui la sauve.

Ainsi l'avarice d'Harpagon a tué en lui le souci de sa dignité, le sentiment de l'honneur, la notion de ses devoirs, même l'affection paternelle; en ses enfants, elle a tué le respect et l'affection filiale. La famille est détruite. Voilà pourquoi Harpagon, avec sa physionomie si distincte, si personnelle, est resté le type parfait de l'avare,



M. DE LA PALISSE JANOT CALINO JOCRISSE GRIBOUILLE

XI

Sots et Naïfs.

MONSIEUR DE LA PALISSE, JANOT, CALINO, JOCRISSE ET GRIBOUILLE.

Monsieur de la Palisse est mort,
Mort devant Pavie.
. . . .

Ainsi chantait la complainte que répétaient les soldats de l'armée d'Italie, au commencement du XVI[e] siècle. Jacques de la Palisse avait été l'un des chevaliers les plus illustres de cette glorieuse époque. Après avoir accompagné Charles VII dans son expédition de Naples, il avait conquis le Milanais avec Louis XII et ce fut lui qui prit le commandement de l'armée après la mort de Gaston de Foix, à Ravenne. François I[er] le fit maréchal. La Palisse se couvrit de gloire à Marignan; ce fut encore lui qui délivra la Provence de l'envahisseur, le traître Bourbon; puis, ayant suivi François I[er] en Italie, il mourut en brave

à la funeste bataille de Pavie, livrée contre son avis. « Il ne pouvait mourir autrement, dit un contemporain. car qui a bon commencement a bonne fin. » Un trait achèvera de le peindre. Fait prisonnier par les Espagnols, on le conduisit au pied d'une forteresse que défendait un de ses lieutenants. « Ordonnez-lui de capituler, lui dit-on, ou vous êtes mort. » Et la Palisse cria à son lieutenant : « Ne vous rendez pas; ensevelissez-vous plutôt sous les ruines de la citadelle. » Les Espagnols n'osèrent accomplir leur menace et se déshonorer par la mort du héros.

Comment cet homme a-t-il pu donner son nom à ces réflexions naïves, *les lapalissades,* qui atteignent la niaiserie, tant la vérité qu'elles expriment est évidente ? Par une malchance qui tient à la renommée même du brillant capitaine. Toute l'armée chantait ses exploits. La complainte qui relatait sa mort disait :

Monsieur de la Palisse est mort,
Mort devant Pavie.
Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie.

Cela signifiait qu'au moment où il reçut le coup mortel, sa valeur était entière et aussi redoutable à l'ennemi qu'au temps de sa jeunesse. Mais la forme qu'avait revêtue cette idée était trop naïve pour ne pas devenir célèbre; et quand, au XVIIIe siècle, l'académicien La Monnaye voulut donner un exemple du genre naïf, il prit *Monsieur de la Palisse* pour héros. Aux douze couplets qu'il composa, chaque génération en ajouta un autre, et aujourd'hui la *Chanson de la Palisse* en compte cinquante et un. En voici les principaux :

Bien instruit dès le berceau,
Jamais, tant il fut honnête,
Il ne mettait son chapeau
Qu'il ne se couvrît la tête.

Il était affable et doux,
De l'humeur de feu son père,
Il n'entrait guère en courroux
Si ce n'est dans la colère.

Ses valets étaient soigneux
De le servir d'andouillettes,
Et n'oubliaient pas les œufs,
Surtout dans les omelettes.

De l'inventeur du raisin
Il révérait la mémoire,
Et pour bien goûter le vin
Jugeait qu'il en fallait boire.

Il brillait comme un soleil,
Sa chevelure était blonde,
Il n'eût pas eu son pareil
S'il eût été seul au monde.

Il se plaisait en bateau,
Et, soit en paix, soit en guerre,
Lorsqu'il voyageait par eau,
Ce n'était jamais sur terre.

Un beau jour s'étant fourré
Dans un profond marécage,
Il y serait demeuré
S'il n'eût pas trouvé passage.

Un devin, pour deux testons,
Lui dit d'une voie hardie
Qu'il mourrait de là les monts
S'il mourait en Lombardie,

Il y mourut, le héros;
Personne aujourd'hui n'en doute.
Sitôt qu'il eut les yeux clos,
A l'instant, il n'y vit goutte.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle;
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

Regretté de ses soldats,
Il mourut digne d'envie,
Et le jour de son trépas
Fut le dernier de sa vie.

Il mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge.
S'il fût mort le samedi,
Il eût vécu davantage.

On remarquera que ce n'est jamais M. de la Palisse qui parle, que jamais la chanson ne lui attribue à lui-même l'une de ces naïvetés dont elle est tissée; par suite, c'est errer doublement que de taxer, comme il est d'usage, au dire un peu simple, de *vérité de M. de la Palisse.*

Janot et Calino, Jocrisse et Gribouille, sont des types achevés de niais.

Janot.

Janot est un imbécile qui parle de tout à tort et à travers, qui a de la naïveté comme Monsieur de la Palisse et de la bêtise comme Jocrisse. Il s'exprime en phrases comiques de ce genre : « Mon père avait un beau couteau, devant Dieu soit son âme, pendu à sa ceinture. » C'est lui qui dit à Suzon : « Prenez mon

couteau, c'est tout ce qu'il y a de plus meilleur; il m'a déjà usé deux manches et trois lames et c'est toujours le même. »

Ce type fut créé par un écrivain dramatique de



JANOT.

« Prenez mon couteau, c'est tout ce qu'il y a de plus meilleur. »

second ordre, Dorvigni, auteur d'une farce : *Les Battus payent l'amende,* qui eut un succès prodigieux (1779).

Calino.

Janot est un enfant du peuple; **Calino** est plutôt un bourgeois. Sa bêtise n'en est pas moins profonde comme l'Océan. Il avait cinq frères, raconte la légende.

Un jour, ceux-ci, ne voyant pas revenir leur aîné, craignirent qu'il ne fût tombé dans le puits du jardin. Ils y coururent. Le premier qui se pencha sur la margelle aperçut sa propre image au fond de l'eau et s'écria :

« C'est mon frère! »

Les quatre autres vinrent à leur tour et regardèrent. Chacun d'eux de voir son image et de dire :



CALINO.
La pie de Calino, guettée par le chat.

« Oui, c'est mon frère! »

Alors, faute de cordes, ils imaginèrent de se suspendre les uns après les autres jusqu'à ce que le dernier de cette chaîne vivante pût arriver au niveau de l'eau. Le plus fort resta en haut, cramponné à l'intérieur du puits; le second s'accrocha à ses pieds; le troisième s'accrocha aux pieds du second et ainsi de suite jusqu'au dernier qui, parvenu à son poste, se mit à troubler l'eau pour chercher son frère. Pendant ce temps, Calino le fort, qui soutenait la grappe, se

sent faiblir; il crie que ses mains n'ont plus de prise, que l'on se dépêche.

« Ça glisse, dit-il, ça glisse! »

Arrive Calino, l'aîné, celui que l'on cherchait au fond du puits : il devine tout et crie à son frère :

« Crache dans tes mains pour que ça tienne!

— C'est vrai! » répond l'autre, en lâchant des deux mains.

Et voilà comment Calino resta seul de son nom.

A lui seul, il suffit à l'illustrer.

Enfant, il possédait une pie. On l'avertit un jour que le chat la guettait. Et lui, de répondre avec le plus beau calme : « Il n'y pas de danger : une pie, ça vit cent ans! » L'étude de la géographie lui inspira l'admiration de la Providence « qui, disait-il, fait toujours passer les rivières près des grandes villes ».

Jeune homme, il voyagea. Un jour, sur le bateau à vapeur, on le vit se promener de long en large à l'arrière, portant sa malle sur son épaule. « Mais posez donc votre malle, lui dit quelqu'un. — Merci, répondit Calino, le bateau est déjà bien assez chargé comme cela. »

Chef de famille, il prit un logement sur une rue très fréquentée. « Il s'écoulera bien un mois, lui dit un ami, avant que tu ne sois accoutumé à ce vacarme de voitures et de cris. — Tiens, mais tu me donnes une idée, répondit Calino; eh! parbleu! je vais passer ce mois-là à la campagne. »

Ce benêt était le principal personnage d'un vaudeville aujourd'hui complètement oublié; c'est là que vint le prendre la renommée.

Jocrisse.

Jocrisse, autre type parfait du benêt, se rencontre dans l'ancien théâtre français ; la Martine de Molière s'écrie :

> .... Si j'avais un mari, je le dis,
> Je voudrais qu'il se fît le maître du logis,
> Je ne l'aimerais point s'il faisait le jocrisse.

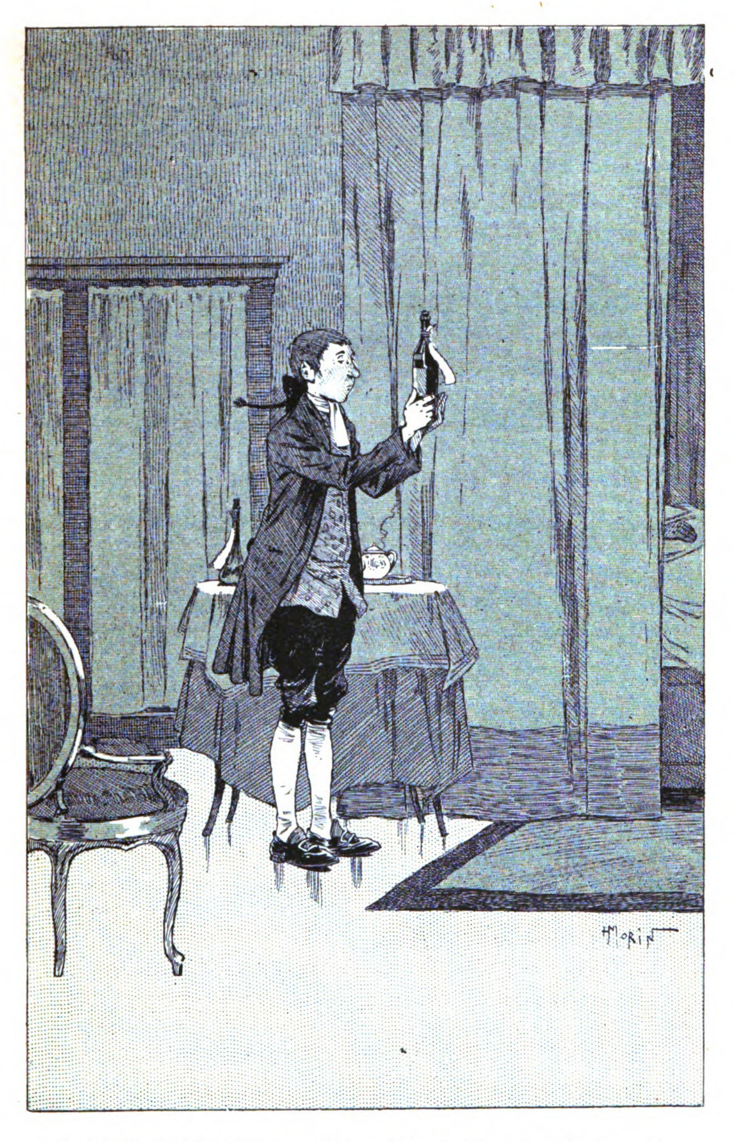
Toutefois Jocrisse n'a acquis toute sa renommée qu'après la représentation du *Désespoir de Jocrisse* (1785), de Dorvigni, le créateur même de *Janot*. Depuis, nombre de vaudevillistes se sont plu à le mettre à la scène.

Deux traits suffiront à le peindre :

Il voulut essayer un jour si la planche qui formait tout le rebord de sa fenêtre pourrait soutenir un pot de fleurs. Il s'assit dessus; la planche se rompit et, étant tombé de la hauteur d'un premier étage, il se cassa le bras.

« Je suis ravi de cette expérience, dit-il à ceux qui le relevèrent : mon pot de fleurs l'a échappé belle! »

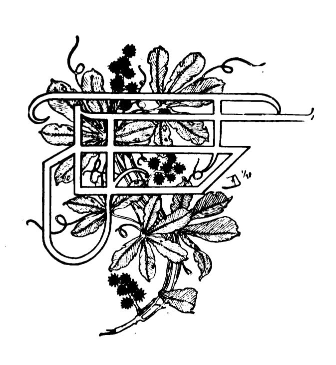
Son maître étant tombé malade, il eut à le soigner. Le médicament qu'il devait lui administrer portait sur l'étiquette : *bien secouer avant de faire prendre*. Le lendemain, quand le médecin s'informa de l'état du malade, Jocrisse répondit en pleurant : « Hélas! monsieur, il est mort. — Mort! Le médicament n'a donc produit aucun effet? — Aucun, monsieur; j'ai secoué mon maître tant que j'ai pu, rien n'y a fait, il m'est resté dans les bras. »

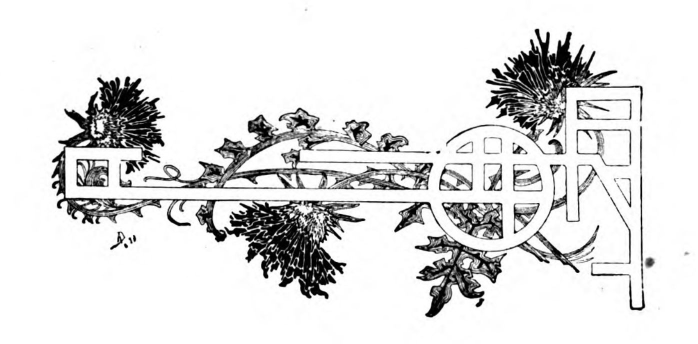


JOCRISSE LISANT L'ÉTIQUETTE : « Bien secouer avant de faire prendre. »

GRIBOUILLE.

Gribouille complète ce trio d'imbéciles. De celui-ci on n'a guère retenu qu'un trait, magistral il est vrai : c'est lui qui, pour ne pas être mouillé par la pluie, se laissa tomber au fond d'un puits plein d'eau. Depuis, son nom sert à caractériser la conduite des gens qui, pour éviter un mal, se jettent les yeux ouverts dans un plus grand : tel cet homme qui, pendant une épidémie de choléra, se tua d'un coup de pistolet de peur de tomber malade. Le créateur de Gribouille n'est pas connu; ce type est selon toute probabilité, d'origine populaire.





XII

Joseph Prudhomme.


H. MONNIER.

Joseph Prudhomme est le type du sot à l'air important, au parler solennel, au geste magistral. Il doit la vie à Henri Monnier, qui ne fut jamais un grand écrivain, ni même un écrivain remarquable, mais qui, cependant, par cette création, s'est assuré une renommée durable.

Depuis Henri Monnier, l'idée première du type a été remaniée par la caricature, le journal et le livre; et maintenant **Monsieur Prudhomme** est passé dans les éléments de classification, dans les termes de comparaison : c'est à lui qu'on renvoie telle sensation, tel jugement, telle manière d'être. Vous le rencontrerez partout : dans la grande bourgeoisie comme dans la petite, dans

l'industrie, dans la magistrature, dans la finance. Il n'est personne qui n'ait vu son visage solennellement idiot, qui ne l'ait entendu exprimer avec une gravité inepte les idées les plus banales et traduire au contraire toute idée noble avec trivialité. Jamais la fleur de la bêtise humaine ne s'est plus candidement épanouie. Il est de lui, ce mirifique discours aux gardes nationaux qui lui avaient offert un sabre d'honneur :

« Ce sabre est le plus beau jour de ma vie. Je jure de m'en servir pour soutenir, défendre nos institutions, et au besoin pour les combattre. »

N'allez pas conclure de ces paroles mémorables que Monsieur Prudhomme est sans conviction. Tout gouvernement, quel qu'il soit, s'il est fort, a en lui un partisan convaincu. Certains de ses jugements resteront :

Il a blâmé l'ambition de Napoléon Ier : « S'il avait voulu rester un simple officier d'artillerie, il se serait marié, il aurait eu des enfants, il vivrait peut-être encore tranquille. »

Il a condamné le despotisme : « On peut s'appuyer sur des baïonnettes, non pas s'y asseoir ! »

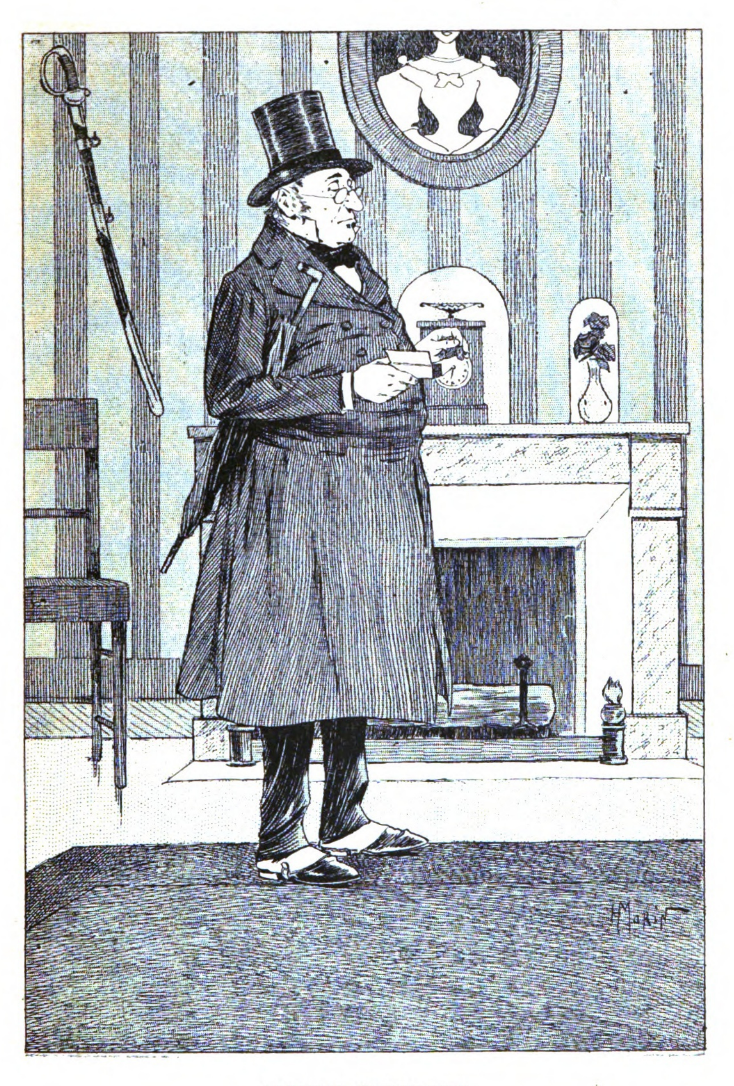
Et, dans des temps troublés, il a poussé le fameux cri d'alarme : « Le char de l'État navigue sur un volcan ! »

Philosophe, il a émis des pensées d'une profondeur qu'eût enviée La Palisse :

« Otez l'homme de la Société, vous l'isolez. »

« Les hommes sont des hommes. De plus, je l'ai toujours dit : les hommes sont égaux. Il n'y a de véritable distinction que la différence qui peut exister entre eux. »

Joseph Prudhomme se révèle jusque dans les plus



MONSIEUR PRUDHOMME.

petits faits de la vie journalière. C'est lui qui, à la vue de deux missionnaires chinois, dit à sa femme qui s'étonnait de leur voir la tête rasée à l'exception d'une longue queue :

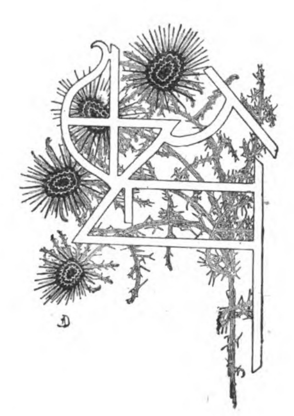
« Madame, cette queue est la tonsure du pays. »

Un tel homme sait ce qu'il vaut; aussi attache-t-il à sa personne un tas de titres : *Président du Comité de surveillance des intérêts locaux; Secrétaire-archiviste du comité central de désinfection publique; Correspondant honoraire de l'Athénée du Beauvoisis; Rapporteur... etc.*

Il lui manque encore le *Signe de l'honneur*. Il l'a sollicité en ces termes :

« J'ose, monsieur le Ministre, me croire digne de l'étoile de l'honneur. L'occasion seule m'a toujours manqué pour me distinguer; sans cela, je n'eusse pas manqué de le faire. »

Ainsi, ignorant, vaniteux et grotesque, Monsieur Prudhomme, le ventre bedonnant, le buste droit, le verbe haut, est la synthèse de la bêtise bourgeoise.





XIII

Jérôme Paturot.

Jérôme Paturot est le type de ces natures candides qui ne savent pas se défendre contre la nouveauté. Accessibles aux illusions et disposées aux expériences, elles se passionnent pour les choses sans les juger et se livrent avec une naïveté d'enfant aux rêves les plus divers. Toutefois, dans *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale,* cette candeur ne va pas sans une vanité que rend plaisante l'ignorance du héros, mais que sa droiture native lui fait pardonner.

Ce type fut créé en 1843 par Louis Reybaud, écrivain secondaire qui fut surtout un économiste.

Orphelin de bonne heure, Jérôme Paturot fut élevé par les soins d'un oncle, vieux célibataire, dont le seul rêve était de faire de son neveu un bonnetier modèle. Mais, au sortir du collège, après avoir vécu avec les anciens, assisté à la prise de Troie et à la fondation de Rome, bu avec Horace aux cascades de Tibur et sauvé la République avec Cicéron, quand,

de cette existence héroïque, il fallut descendre aux tricots et aux chaussettes, Jérôme Paturot sentit faillir son cœur. Il s'en fut à Paris et prit part à la bataille littéraire qui, vers 1830, mettait aux prises Romantiques et Classiques. Enrôlé dans l'École romantique, il en fut, dit-il, le cent quatre-vingt-dix-huitième génie par numéro d'ordre. Il fit des ballades, des orientales, des méditations. Il triompha dans la couleur locale : à volonté ses vers étaient albanais, cophtes, yolofs, afghaas ou patagons; il maniait en maître la feuille du palmier, la fleur du lotus, le tronc du baobab, le kari, le kava, le samchou. Aucun éditeur ne voulant imprimer ses œuvres, il les réunit en trois volumes : *Les Fleurs du Sahara*, *La Cité de l'Apocalyse*, *La Tragédie sans fin*. Ils lui coûtèrent quatre mille francs et il en vendit quatre exemplaires.

Son oncle le bonnetier lui ayant fermé sa porte, Jérôme Paturot se trouva sans le sou.

L'humanité lui parut alors mal organisée. Il se crut appelé à régénérer le monde, à lui prêcher un évangile nouveau, et il alla s'enrôler parmi les Saint-Simoniens. Ils avaient fondé un phalanstère et se donnaient pour but d'empêcher l'exploitation de l'homme par l'homme, en vertu de quoi Jérôme Paturot se vit confier la mission de cirer les bottes de la communauté. Peu après, il passait à d'autres réformateurs de l'humanité, puis à d'autres encore, jusqu'à ce qu'il eût vu s'effeuiller ses rêves, se flétrir son idéal.

« Quand on entre dans la vie, on se la figure volontiers comme une chose éthérée; on en fait un Eden que l'on peuple de fantômes gracieux et où il suffit, pour se maintenir en santé et en joie, de contempler la nature et de respirer le parfum des fleurs. Tout

est beau, tout est bon; la pensée ne touche à rien sans l'embellir et le colorer. Il semble que l'humanité a le bonheur sous la main, que la douleur n'est qu'un malentendu. Des besoins, on n'en connaît pas; des soucis, on n'a que celui d'aimer, d'être aimé, de s'épanouir, de se laisser vivre. Oh! les illusions de la jeunesse, que c'est beau, mais que c'est court! » Jérôme Paturot touchait à cette seconde période de l'existence où les détails de la vie matérielle prennent une grande importance.


JÉRÔME PATUROT.

Il entra en rapports avec M. Flouchippe, un de ces hommes d'affaires qui pullulaient alors. On venait d'improviser, par la grâce de la commandite, des chemins de fer, des mines de charbon, d'or, de mercure, mille inventions; chacune d'elles devait donner des rentes inépuisables au moindre souscripteur; tout Français allait marcher cousu d'or. Flouchippe plaça Jérôme Paturot à la tête du *Bitume Impérial du Maroc* qu'il était en train de lancer, « bitume naturel, disait le prospectus, bitume dont l'origine se perd dans la nuit des temps et dont les qualités essentielles étaient cependant restées inappréciées, jusqu'au moment où un accident singulier vint les révéler à l'univers. Un bâtiment européen se trouvait en perdition sur les parages de Modagor, où sont situés les lacs de bitume. Une voie d'eau s'était déclarée. Or il se trouve que, par l'action d'un feu souterrain,

les bitumes du Maroc se mettent souvent en éruption; ils y étaient alors, heureusement pour le navire en péril. Déjà le malheureux faisait eau de toutes parts, quand tout à coup on le voit se redresser et épuiser sa voie d'eau comme par enchantement. On crie au miracle : rien de plus naturel pourtant. Une éruption bitumineuse l'avait sauvé. Lancé au loin, le bitume s'était attaché aux flancs entr'ouverts du bâtiment, les avait goudronnés, calfatés, mastiqués. C'était un rhabillage à neuf. Aucun corps ne renferme en effet plus de principes d'adhésion et de solidification que les bitumes naturels du Maroc. Un boulet de trente-six, coupé en deux, a été parfaitement recollé au moyen de ce bitume; ce boulet aujourd'hui sert comme les autres et a renversé une muraille sans se disjoindre. Un minaret de Mogador menaçait ruine; on l'a ressoudé avec du bitume du Maroc. Du reste, cet ingrédient, à l'opposé de ceux qui usurpent son nom, n'exhale aucune espèce d'odeur désagréable; liquide, il rappelle le parfum des genêts qui croissent autour des lacs de Mogador; solidifié, il est inodore au delà de toute expression. » Et, quand maître Flouchippe eut ramassé cinquante mille francs de souscriptions, il passa la frontière, laissant au naïf Jérôme le soin de se débrouiller avec les actionnaires. Il put, grâce au concours de son oncle le bonnetier, les rembourser et, par là, éviter la prison.

Cette dure leçon ne suffit pas à le guérir. Devenu rédacteur en chef d'une feuille sans abonnés, l'*Aspic,* ses illusions le reprirent. Quand il mit le pied dans la rue, le lendemain du jour où parut le premier numéro de l'*Aspic,* il lui sembla qu'il était l'objet de l'attention universelle. « Il était impossible, se disait-

il, que son nom ne fût pas dans toutes les bouches. » Cette pensée le grandissait de six pouces. Tout regard de passant, même le plus distrait, lui paraissait ou une approbation ou une ironie; il soignait sa marche et composait son maintien. Mais les abonnés s'obstinèrent à ne pas venir. Pour les attirer, l'administrateur du journal eut recours à un moyen original.

Un journal, se dit-il, est une consommation de luxe. En peut-on dire autant d'une paire de bottes et d'un paletot? Évidemment non. Tout homme éprouve la nécessité de se chausser et de se vêtir. Ceci posé, que faut-il faire? Offrez un paletot et le journal contre un abonnement. Vous tentez deux espèces de consommateurs. Il y en a qui prendront le journal à cause du paletot; d'autres, en plus petit nombre, qui prendront le paletot à cause du journal.

L'*Aspic* offrit donc au public tous les produits de l'art et de la nature : pour cent abonnements, on avait un meuble de salon; pour mille abonnements, on pouvait avoir une maison de campagne; quatre pâtés de Chartres et le journal composaient un abonnement. Les abonnés affluèrent. Aucun d'eux ne s'inquiétait de l'*Aspic,* ce qui humiliait un peu la rédaction; tous tenaient à ce que la qualité de l'objet accessoire fût garantie de bon aloi. La vogue se soutint ainsi pendant plusieurs mois; mais bientôt les plaintes commencèrent. Chaque jour, les bureaux du journal étaient assiégés d'abonnés qui élevaient des réclamations et se livraient à une confusion d'idées des plus étranges :

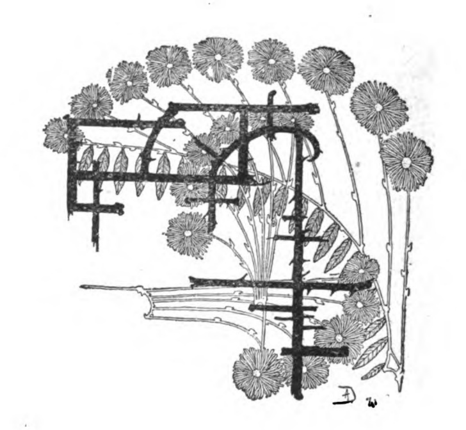
« Votre journal est en mauvais cuir, disait l'un; il a fait eau le jour où je l'ai chaussé.

— Savez-vous que votre terrine de foie gras était bien mal rédigée ce matin? disait l'autre.

— Reprenez votre pantalon en cuir-laine, s'écriait un troisième : ses principes politiques ne peuvent pas m'aller. »

Et l'*Aspic* mourut.

Et Jérôme Paturot, après avoir été feuilletonniste, publiciste officiel, philosophe incompris, finit par devenir un honnête bonnetier aux cheveux ras, au teint fleuri, aux joues prospères. En quoi il fit bien. Combien, aujourd'hui encore, de poètes, d'écrivains, de philosophes, ont, comme lui, méconnu leur véritable vocation et privé la France d'épiciers et de chaudronniers de premier ordre!





XIV

Rodrigue et Chimène.



CORNEILLE.

Rodrigue et Chimène, modèles accomplis de la grâce et de l'héroïsme, sont les deux personnages principaux d'une tragédie fameuse de Corneille : *Le Cid* (1636). Deux cents ans ont passé et ils sont toujours aussi jeunes, aussi ardents, aussi purs, aussi généreux qu'au premier jour.

Rodrigue et Chimène sont fiancés et ils s'aiment. Mais le père de Chimène, le comte de Gormas, outrage gravement le père de Rodrigue, don Diègue, et celui-ci ordonne à son fils de le venger :

> ... Venge-moi, venge-toi,
> Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
> Accablé des malheurs où le destin me range,
> Je vais les déplorer : va, cours, vole et nous venge.

Éperdu et presque sans voix, l'infortuné Rodrigue hésite un moment entre son devoir qui exige la puni-

tion du père de Chimène et son amour qui lui commande de laisser l'affront impuni; il prend même la résolution de mourir pour sortir de peine; mais bientôt le devoir l'emporte :

> .... Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur.
> . . . .
> Que je meure au combat ou meure de tristesse,
> Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

Il se met à la recherche du père de Chimène; il le trouve et le provoque. La scène est magnifique : c'est une suite de ripostes qui sont déjà de l'escrime, elles se croisent et s'entrelacent comme fera tout à l'heure l'acier :

RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute
Connais-tu don Diègue ?

LE COMTE.

Oui.

RODRIGUE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
Le vaillance et l'honneur de son temps ? Le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? Le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.



VENGE-MOI ! VENGE-TOI !

LE COMTE.

Jeune présomptueux !

RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

RODRIGUE.

Oui ; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père, il n'est rien impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

Et le duel a lieu.

Et Rodrigue tue le père de Chimène!

Que va faire celle-ci? Préférera-t-elle son amour et pardonnera-t-elle à son fiancé, ou bien préférera-t-elle son devoir et poursuivra-t-elle la mort de Rodrigue? Elle n'hésite pas :

« Que pensez-vous donc faire ? lui demande-t-on.

Et elle répond : « Le poursuivre, le perdre et mourir après. »

Sur ces mots, Rodrigue paraît; il vient offrir sa vie à sa fiancée :

...J'ai vengé mon honneur et mon père
Je le ferais encore, si j'avais à le faire.
. . . .
Mais, quitte envers l'honneur et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.

Et Chimène, bien digne du grand cœur de Rodrigue, lui répond :

Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
. . . .



RODRIGUE PROVOQUANT LE PÈRE DE CHIMÈNE.

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
. . . .
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

Désormais, plus de malentendu entre ces deux âmes tourmentées par des sentiments contraires : Rodrigue offre sa vie, et Chimène la demande, mais, malgré cette inimitié qu'un rigoureux devoir

leur impose, ils s'adorent tous les deux. Leur tendresse trouve, pour s'exprimer, des accents d'une incomparable beauté :

Punis-moi par vengeance, ou au moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.
— Va, je ne te hais point. — Tu le dois. — Je ne puis...
Rodrigue qui l'eût cru ? — Chimène, qui l'eût dit ?
— Que notre heur fût si proche et sitôt se perdit ?
— Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance.

Accablés de douleur, ils se séparent. Rodrigue pense à mourir. Son père lui dit : « Les Maures s'avancent pour surprendre Séville, cette nuit ; marche contre eux et, si tu veux mourir, trouve une belle mort, ou plutôt,

... force par ta vaillance
Le monarque au pardon et Chimène au silence.
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.

Le combat a lieu. Rodrigue met les Maures en fuite et fait prisonnier les chefs qui le proclament *Cid*, c'est-à-dire leur *seigneur*. Lui-même vient faire à son roi un admirable récit du combat; toutes les beautés s'y rencontrent : la simplicité du langage, la grandeur du sentiment, le souffle entraînant; « c'est l'explosion d'une âme guerrière, jeune, triomphante et pourtant modeste. »

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Mores et la mer montent jusques au port.



C'EST POUR T'OFFRIR MON SANG QU'EN CE LIEU TU ME VOIS !

On les laisse passer; tout leur paraît tranquille :
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;
Ils paraissent armés, les Mores se confondent.

. . . .

Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.

. . . .

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!

Comme Rodrigue achève son récit, Chimène vient demander sa mort; mais le roi ne peut plus condamner celui qui vient de sauver son royaume :

« Les Mores, en fuyant, ont emporté son crime, » dit-il. Chimène s'indigne; elle finit par s'écrier :

« Puisque vous refusez de me faire justice, permettez-moi, Sire, de recourir aux armes. Je demande la tête du coupable à tous vos cavaliers : qu'un d'eux me l'apporte et je l'épouserai. »

Le roi consent à ce qu'un duel ait lieu; mais, dit-il, Rodrigue ne se battra qu'une seule fois et, quel que soit le vainqueur, Chimène l'épousera :

Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

Chimène subit cette condition, peut-être avec une joie secrète, mais en protestant toutefois. Elle choisit

pour son champion un jeune seigneur, don Sanche; mais qui pourrait lutter contre Rodrigue, s'il voulait se défendre? Seulement, il ne veut pas. Il dit à Chimène : « Je respecte celui qui combat pour vous, je ne me défendrai pas ». En vain Chimène fait appel à son amour-propre; pour l'empêcher de mourir, elle est obligée de lui dire :

> Défens-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche;
> Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
> Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

A peine a-t-elle laissé échapper cet aveu, qu'elle s'enfuit, rougissant, pendant que Rodrigue se livre aux transports de la joie la plus vive :

> Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?

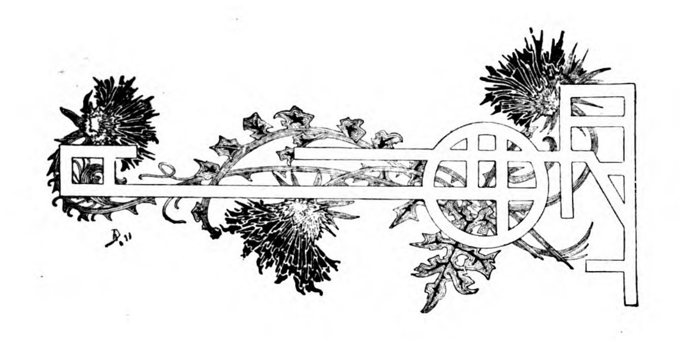
s'écrie-t-il. Don Sanche ne peut tenir devant lui; il le désarme et lui fait grâce de la vie.

Et le roi dit alors à Chimène :

> ... Ton devoir est quitte;
> Ton père est satisfait et c'était le venger
> Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
> Rodrigue t'a gagnée et tu dois être à lui;
> Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
> Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

Chimène consent par son silence, et la pièce se termine sur cet espoir que le mariage aura lieu un jour.

Le *Cid* est l'œuvre la plus belle du théâtre français : c'est le poème de la jeunesse et du courage, de la tendresse et de la vertu.



XV

Gavroche.



VICTOR HUGO.

Dans un roman, *Les Misérables*, **Victor Hugo** a tracé un portrait idéal du gamin de Paris vers 1830, de ce gamin qui ne mange pas tous les jours, mais qui peut se faufiler au spectacle, si bon lui semble, tous les soirs, qui bat le pavé, loge en plein air, court, guette, quête, perd le temps, hante le cabaret, connaît des voleurs, parle argot et n'a rien de mauvais dans le cœur.

Ce type idéal du gamin de Paris, c'est **Gavroche**, c'est-à-dire un petit garçon de onze à douze ans, bruyant, blême, leste, éveillé, goguenard, à l'air vivace et maladif. Il allait, venait, chantait, jouait, volait un peu, mais comme les chats et les passereaux, gaiement, riait quand on l'appelait galopin, se fâchait

quand on l'appelait voyou. Il n'avait pas de gîte, pas de pain, pas de feu; personne ne l'aimait, mais il était joyeux parce qu'il était libre.

N'avait-il donc ni père ni mère? Si, mais ses parents vivaient dans les bas-fonds, en lutte avec la loi, guettés par la police; son père ne songeait pas à lui et sa mère ne l'aimait point.

Pourtant, si abandonné qu'il fût, Gavroche se disait de temps en temps : « Tiens, je vais voir maman! » Il arrivait, trouvait la détresse et, ce qui est plus triste, aucun sourire; le froid dans l'âtre et le froid dans les cœurs. Quand il entrait, on lui demandait : « D'où viens-tu? » Il répondait : « De la rue. » Quand il s'en allait, on lui demandait : « Où vas-tu? » Il répondait : « Dans la rue. » Sa mère lui disait : « Qu'est-ce que tu viens faire ici? »

Cet enfant vivait dans cette absence d'affection, comme ces herbes pâles qui viennent dans les caves. Il ne souffrait pas d'être ainsi et n'en voulait à personne. Il ne savait pas au juste comment devaient être un père et mère.

L'affection qu'il avait pour les siens ne pouvait être bien profonde. On ne s'étonnera donc pas si, un soir, après avoir appris leur arrestation, il reprit paisiblement le chemin par où il était venu en chantant de sa voix jeune et claire que nulle émotion ne faisait trembler :

> **Le roi Coupdesabot**
> **S'en allait à la chasse,**
> **A la chasse aux corbeaux,**
> **Monté sur des échasses.**
> **Quand on passait dessous,**
> **On lui payait deux sous.**

Et cependant Gavroche avait un cœur prompt à s'émouvoir. Un soir de janvier, comme il grelottait sous ses loques, avec, toutefois, autour du cou, un châle de femme en laine, cueilli on ne sait où, il avisa, toute glacée, sous une porte cochère, une petite mendiante à peine vêtue.

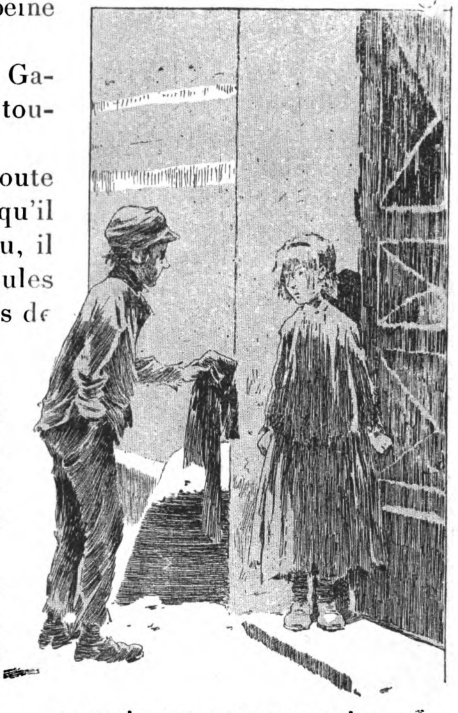
« Tiens, lui dit Gavroche, prends toujours ça. »

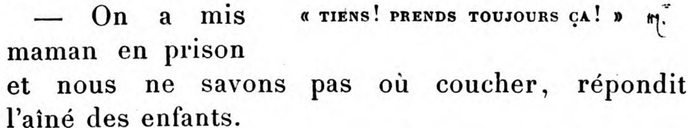
Et, défaisant toute cette bonne laine qu'il avait autour du cou, il la jeta sur les épaules maigres et violettes de la mendiante.

Un peu plus loin, deux petits enfants qui pleuraient frappèrent ses regards toujours en mouvement

« Qu'est-ce que vous avez donc, moutards? leur demanda-t-il.

— On a mis maman en prison et nous ne savons pas où coucher, répondit l'aîné des enfants.





« TIENS! PRENDS TOUJOURS ÇA! »

— C'est ça? dit Gavroche. Voilà grand'chose. Est-ce qu'on pleure pour ça? Sont-ils serins! Venez avec moi, mômes.

— Oui, monsieur, » fit l'aîné.

Et les deux enfants le suivirent comme ils auraient suivi un grand frère.

Gavroche leur fit monter la rue Saint-Antoine, dans la direction de la Bastille.

Comme ils passaient devant un de ces épais treillis grillés qui indiquent la boutique d'un boulanger, Gavroche se tourna :

« Ah çà, mômes, avons-nous dîné ?

— Monsieur, répondit l'aîné, nous n'avons pas mangé depuis tantôt ce matin.

— Vous êtes donc sans père ni mère ? reprit majestueusement Gavroche.

— Faites excuse, monsieur, nous avons papa et maman, mais nous ne savons pas où ils sont.

— Des fois, cela vaut mieux que de le savoir, » dit Gavroche qui pensa aux siens.

Et, tirant un sou de sa poche, il alla acheter un morceau de pain, le partagea en trois, en donna un morceau à chacun des enfants et garda le plus petit pour lui.

La petite troupe gagna ensuite la place de la Bastille, où se voyait à cette époque un éléphant de quarante pieds de haut, construit en charpente et en maçonnerie et qui commençait à tomber en ruines. Un vaste enclos en planches l'isolait.

Gavroche, suivi des enfants, pénétra dans l'enclos par une lacune de la palissade, dressa une échelle contre une des jambes de devant de l'éléphant, monta jusqu'à une crevasse qui s'était faite dans la maçonnerie et disparut dans le ventre du colosse.

Rassurés par ses encouragements, les deux petits suivirent leur Providence en guenilles. Le trou fut ensuite bouché d'une planche et, un rat de cave ayant été allumé, le dedans de l'éléphant apparut confusé-

GAVROCHE CONDUIT D'ABORD LES ENFANTS CHEZ LE BOULANGER.

ment. Les débris tombés de son dos sur son ventre en avaient comblé la concavité, de sorte qu'on pouvait y marcher comme sur un plancher.

Le plus petit se rencogna contre son frère et dit à demi-voix :

« C'est noir.

— Bêta, répondit paternellement Gavroche, c'est dehors que c'est noir. Dehors il pleut, ici il ne pleut pas; dehors il fait froid, ici il n'y a pas une miette de vent; dehors il y a des tas de monde, ici il n'y a personne. Vite! au lit! »

Le lit de Gavroche se composait d'une natte de paille et d'une couverture de grosse laine grise fort chaude; un treillage de fil de laiton maintenu par un cordon de grosses pierres l'entourait à la façon d'une cage et tenait lieu de rideaux.

« Mômes, à quatre pattes! » dit Gavroche.

Et il les fit entrer avec précaution dans la cage, y entra après eux, en rampant, rapprocha les pierres et referma hermétiquement l'ouverture.

« Monsieur, demanda l'aîné des deux enfants en montrant le grillage, qu'est-ce que c'est donc que ça?

— Ça, dit Gavroche gravement, c'est pour les rats. Dormez! »

Cependant il se crut obligé d'ajouter quelques paroles pour l'instruction de ces êtres en bas âge et il continua :

« C'est des choses du Jardin des Plantes. Ça sert aux animaux féroces. Il y en a plein un magasin. Il n'y a qu'à monter par-dessus un mur, qu'à grimper par une fenêtre et qu'à passer sous une porte. On en a tant qu'on veut. »

Tout en parlant, il enveloppait d'un pan de la couverture le tout petit qui murmura :

« Oh ! c'est bon ! c'est chaud ! »

Gavroche fixa un œil satisfait sur la couverture.

« C'est encore du Jardin des Plantes, dit-il. J'ai pris cela aux singes. »

Les deux enfants considéraient avec un respect craintif et stupéfait cet être intrépide et inventif, vagabond comme eux, isolé comme eux, chétif comme eux, et qui avait quelque chose d'admirable et de tout-puissant.

« Dormez ! » répéta-t-il.

Et il souffla le lumignon.

A peine la lumière était-elle éteinte qu'un tremblement singulier commença à ébranler le treillage sous lequel les trois enfants étaient couchés. C'était une multitude de frottements sourds qui rendaient un son métallique, comme si des griffes et des dents grinçaient sur le fil de cuivre.

« Qu'est-ce que c'est donc, ça ? demanda le petit garçon glacé d'épouvante.

— C'est les rats, » répondit Gavroche.

Les rats, en effet, qui pullulaient par milliers dans la carcasse de l'éléphant, « sentant la chair fraîche », s'étaient rués en foule sur la tente, avaient grimpé au sommet et en mordaient les mailles.

« Qu'est-ce que c'est donc que les rats ? demanda le petit.

— C'est des souris. »

Cette explication rassura un peu l'enfant qui avait vu des souris blanches.

« Pourquoi n'avez-vous pas de chat ? demanda-t-il.

— J'en ai eu un, répondit Gavroche, j'en ai apporté un, mais ils me l'ont mangé. »

Cette seconde explication défit l'œuvre de la première et le petit recommença à trembler.

« Monsieur, est-ce qu'elles nous mangeraient, ces souris-là ? dit-il.

— Pardi ! fit Gavroche ; mais n'aie pas peur, ajouta-t-il, ils ne peuvent pas entrer. Et puis, je suis là ! Tiens, prends ma main. Tais-toi et dors ! »

Gavroche en même temps prit la main du petit par-dessus son frère, qui dormait depuis longtemps, et bientôt tous furent plongés dans un calme sommeil.



GAVROCHE PARTAGEANT SON LIT.

Le lendemain, Gavroche mit les deux enfants dans la rue et leur donna rendez-vous pour le soir au même endroit ; mais les deux enfants s'égarèrent, furent ramassés par les sergents de ville ou volés par des saltimbanques, et leur protecteur ne les revit plus.

Gavroche s'en va ainsi dans la vie, toujours prêt à

rendre service à ceux qui lui plaisent, insolent envers qui le choque par quelque travers, amusé de tout, ne se plaignant jamais.

Comment finit-il? Sur une barricade.

Dans sa vie errante, il s'était trop souvent heurté à la police pour ne pas avoir mauvaise opinion de l'autorité. Une émeute ayant éclaté, Gavroche se dit : « On va flanquer le gouvernement par terre, j'en suis. » Et il accourut à la barricade élevée par les insurgés.

Il y rendit mille services.

Quand les insurgés se furent aperçus que leurs munitions s'épuisaient, Gavroche saisit un panier et s'élança en bas de la barricade pour aller vider les gibernes des soldats tués pendant les précédents assauts.

« Tu ne vois donc pas la mitraille? lui cria-t-on.

— Eh bien, il pleut. Après? » répondit-il.

Il dévalisa les sept ou huit premières gibernes sans grand danger. Il rampait à plat ventre, galopait à quatre pattes, prenait son panier aux dents, se tordait, glissait, serpentait d'un mort à l'autre. A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent, si bien que les soldats massés à l'angle de la rue l'aperçurent.

Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

« Fichtre! fit Gavroche. Voilà qu'on tue mes morts. »

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième balle renversa son panier. Gavroche comprit qu'il était visé. Alors, se dressant tout droit, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur ceux qui tiraient, il chanta :

On est laid à Nanterre,
C'est la faute à Voltaire;
Et bête à Palaiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta encore :

Je ne suis pas notaire,
C'est la faute à Voltaire;
Je suis petit oiseau,
C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet.

Cela continua ainsi quelque temps.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traîtresse que les autres, finit par atteindre l'enfant. On le vit chanceler, puis il s'affaissa. Tous les insurgés poussèrent un cri d'angoisse. Gavroche restait assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage; il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire;
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à ....

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé et ne remua plus. Il était mort.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Don Quichotte et Sancho Pança (Cervantes). . . . 1
II. — Tartarin (Daudet). 17
III. — Falstaff (Shakespeare). 27
IV. — Panurge (Rabelais). 33
V. — Gil Blas (Lesage). 43
VI — Figaro (Beaumarchais). 57
VII. — Scapin (Molière). 65
VIII. — Crispin (Regnard). 77
IX. — Types bourgeois. — M. Josse, M. Guillaume, M. Dimanche, M. Jourdain, M. Poirier. . . . 87
X. — Harpagon. 105
XI. — Sots et Naïfs. — M. de La Palisse, Janot, Calino, Jocrisse, Gribouille. 113
XII. — Joseph Prudhomme (H. Monnier) 125
XIII. — Jérôme Paturot. 131
XIV. — La Jeunesse. — Rodrigue et Chimène (Corneille). 137
XV. — Un enfant de Paris. — Gavroche (V. Hugo). . . . 147

Paris.— Imp. P. BOLL, 12, rue des Bourdonnais. 4-22

« LA PETITE BIBLIOTHÈQUE »

Chaque volume in-8° écu, 160 pages environ, *nombreuses gravures,* couverture *en couleur,* broché ou relié toile.

SÉRIE A — *Sports et Voyages*

RAOUL FABENS.	Les Sports pour Tous
ÉMILE MAISON	Poil et Plume (*Récits de Chasses*)
VIATOR	Les Coins Pittoresques
ÉMILE MAISON.	Gros et Petits Poissons (*Récits de Pêches*)
GASTON SEVRETTE. . .	Animaux de Cirque, de Course et de Combat
P. FONCIN.	Les Explorateurs (*Biographies*)
A. PARMENTIER	Les Jeux et les Jouets
GASTON SEVRETTE . .	Le Tourisme

SÉRIE B — *Histoire Anecdotique*

CH. NORMAND.	Les Amusettes de l'Histoire
A. ROBIDA	Les Escholiers du temps jadis
A. PARMENTIER.	Les Métiers et leur Histoire
A. PARMENTIER.	La Cour du Roi Soleil
CHARLES GRAS.	Autrefois - Aujourd'hui
CHARLES LE GOFFIC	Fêtes et Coutumes populaires
BAGUENIER DESORMEAUX.	Promenades historiques

SÉRIE C — *Science Récréative*

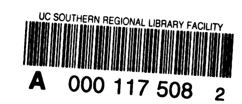
H. COUPIN	La Vie curieuse des Bêtes
R. VICTOR-MEUNIER. .	La Mer et les Marins
H. COUPIN	Les Métamorphoses de la Matière
MAX DE NANSOUTY . .	Les Trucs du Théâtre, du Cirque et de la Foire
CAM. FLAMMARION . .	Promenades dans les Étoiles
MAX DE NANSOUTY . .	Petites Causeries d'un Ingénieur
H. COUPIN	Comment on collectionne les fleurs, les bêtes, les pierres
JEAN BERGER.	La Mine et les Mineurs

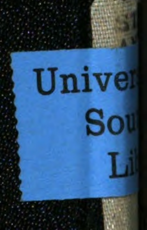
SÉRIE D — *Art et Littérature*

LESAGE. DÉSAUGIERS, etc.	Théâtre de Famille (*Petits chefs-d'œuvre oubliés*)
M. GUÉCHOT	Types populaires, créés par les g^ds écrivains
FRÉDÉRIC LOLIÉE. . . .	La Maison de Molière et des G^ds Classiques
CHARLES MORICE. . . .	Pourquoi et comment visiter les Musées
J.-D. BENDERLY. . .	Ce que racontent Monnaies et Médailles
LÉONCE BÉNÉDITE . .	Les Artistes (*Biographies*)
JEAN BLAIZE	Pour monter et jouer une pièce
GASTON SEVRETTE. .	Les Vieilles Chansons Pays de France

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 117 508 2


Univer
Sou
Li